

Guy Dieppedalle



Déambuler sur un fil

Autoédition

A nos enfants, beaux-enfants et petits enfants

Merci à Brigitte, mon épouse, pour son soutien



Guy Dieppedalle

Déambuler sur un fil

Autoédition
28 Septembre 2022
Version pdf

Avant-propos

Une chance pour moi. Naître juste après une guerre. La seconde guerre mondiale. Pour un pacifiste, c'est parfait. Né le 28 janvier 1947 à Hardricourt (Yvelines). Père de deux enfants. Fabien et Quentin. Aujourd'hui Grand père. Dieppedalle : Nom d'origine Viking qui situe l'implantation de mes ancêtres en Normandie.

Dernier né d'une famille de six enfants. Mes sœurs et frères sont nés avant la guerre de 1939. Décalage des âges, des mentalités et des méthodes éducatives. La solitude qui a enveloppé mon enfance m'a offert une opportunité : Développer mon potentiel imaginaire. Et puis un incident de parcours, un viol à l'âge de 11 ans, me laissera une cicatrice au cœur. Evènement qui m'offrira une particularité. Celle de suivre la voie de la résilience. Par l'écriture et le théâtre. Le pardon et certainement la foi. Cet ouvrage constitue le bilan de cette période de résilience.

L'amour croisera ma déambulation sur un fil. Deux garçons. Une première épouse puis une seconde. Et de nombreux petits enfants et beaux-enfants m'offrent, aujourd'hui, une plage de bonheur. Un ciel bleu et de nombreuses étoiles dans les yeux.



Guy Dieppedalle, en 1948

Introduction

L'être humain a besoin d'exister. Parfois signifier une présence au-delà de sa vie terrestre. Alors il pose quelque chose. Un enfant. Une œuvre. En ce qui me concerne je souhaite laisser une trace. Autre que celle, merveilleuse, de mes deux enfants. Autre que celle, passionnante, de l'amour. Une particularité. Le récit d'une déambulation. A travers une sélection de onze évènements qui ont marqué ma vie. Comme le récit d'une randonnée en montagne. Un stylo en guise de bâton de marche. Mais, sur le dos, je dessine mon sac un peu lourd pour un enfant. Le poids de la solitude. Des incidents de la vie. Et une difficulté à m'exprimer.

La plume prend alors le relai. L'écriture suit cette piste sinueuse. Comme un témoin. Une compagne. Un soutien. Démarche de résilience. Fil conducteur dessiné à l'encre de mes mots. Crayon à la main ou doigts sur le clavier. Comme un troupeau de moutons, les mots, peu à peu, se regroupent. Les pages se mettent à parler à ma place. Parfois j'en suis moi-même étonné. Mots colorés. Mots d'humour. Mots d'amour. Comme des fleurs cueillies durant une soixantaine d'années. Au jardin de mon cœur.

Tout au long de cette déambulation sur un fil se distinguent de nombreux visages. Femmes, enfants et petits-enfants. Un paysage de scènes de théâtre. Un vent de poésie. Une quête de spiritualité. Un temps de thérapie. La nature m'entoure. Les arbres me guident. J'y découvre l'Amour. Sur une soixantaine d'années, ma plume distille ses gouttes de plaisirs et de bonheur, comme des perles de rosée, sur les feuilles de mon âme.

Précision

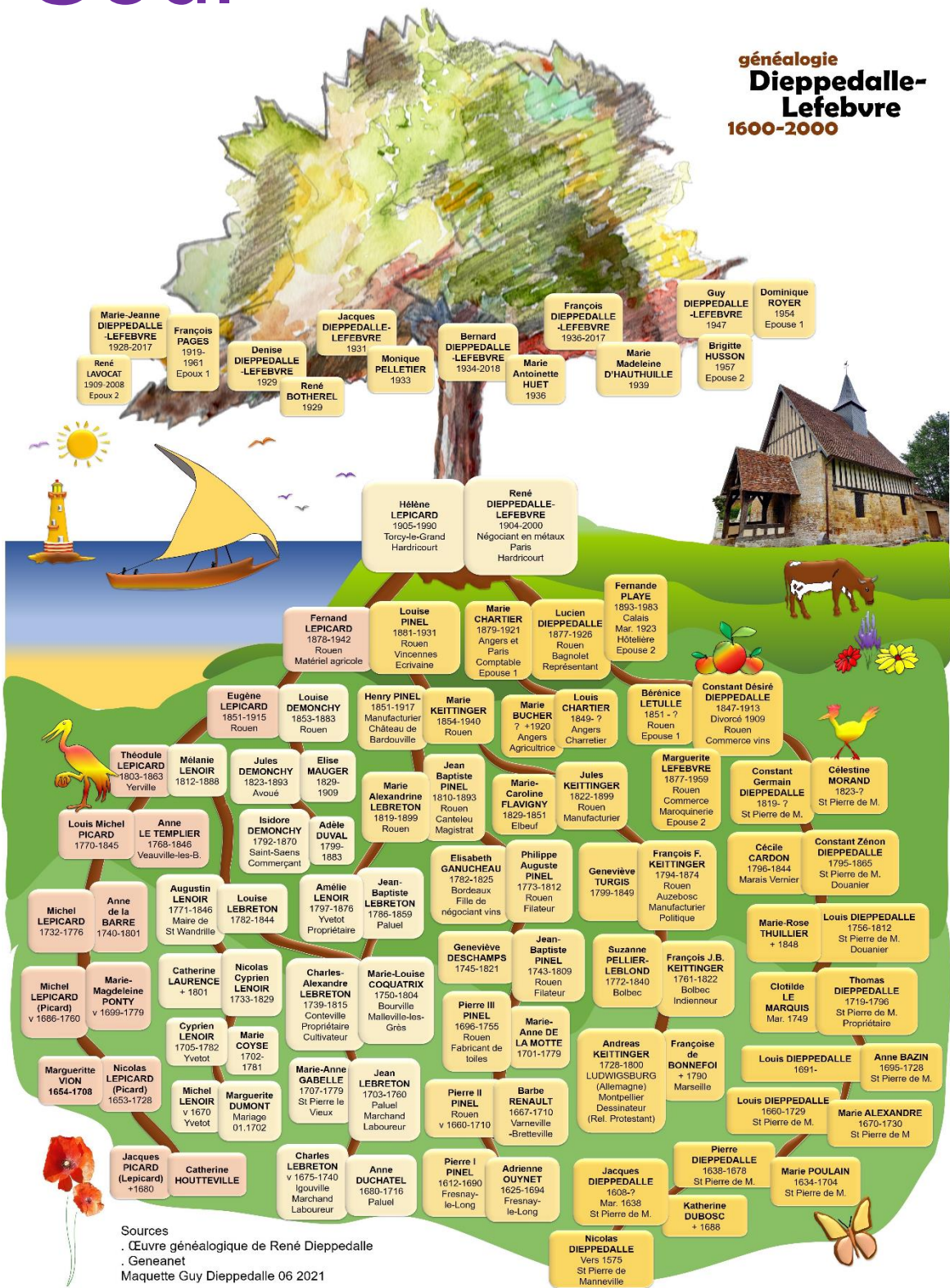
Cet écrit, réalisé de nombreuses années après les faits observés ou vécus, ne peut être totalement objectif. Les images se déforment légèrement. La mémoire sélectionne.

Ce récit n'aborde que onze évènements. Onze tranches de vie. Il existe, bien entendu, d'autres épisodes qui m'ont marqué.

Evènement 1

Seul

généalogie Dieppedalle- Lefebvre 1600-2000



Sources
 . Œuvre généalogique de René Dieppedalle
 . Geneanet
 Maquette Guy Dieppedalle 06 2021

Un arbre... généalogique

Lorsque le ciel m'envoie sur terre, dans cette nouvelle famille, je ne suis pas prévenu. Je viens peut-être d'achever une existence plus austère dans une vie antérieure. Plus monacale. Plus simple. Le ciel m'envoie en mission. Autre univers. En 1947, date de mon débarquement sur notre planète, je consulte l'arbre généalogique. Histoire de savoir dans quel milieu je vais débarquer. Car nous ne sommes qu'un maillon dans une histoire familiale.

Etonnant cet arbre. Un résumé imagé, dessiné par mes soins, d'un travail généalogique pharaonique réalisé par mon père. Sans l'appui d'internet. L'histoire familiale : un mélange de genres.

René Dieppedalle. Agé de 43 ans. Orphelin à l'âge de vingt ans. Autodidacte. Issu d'un milieu de commerçants. Négociant en métaux non ferreux à un niveau international.

Côté paternel. Lucien, son papa, est représentant en vins puis en chocolats (Marque Vinay). Il a fait la guerre de 1914. Gazé.

Côté maternel. Marie Chartier, sa mère, née à Angers, est comptable.

Son Grand-père maternel se nomme Louis Chartier : Profession Charretier et maréchal-ferrant.

Ma mère, Hélène Lepicard. Agée de 42 ans. Issue d'une famille bourgeoise de Rouen. Les Pinel. Industriels du tissu. Châtelains.

Je me sens proche de certains de ces personnages. Soit par leur œuvre, soit par leur caractère.

Le côté indépendant et antimilitariste de mon grand-père Lucien. Artiste de la scène : Choriste avec une très belle voix de baryton. L'attirance pour le cuir, profession de mon arrière-grand-mère par alliance, Marguerite Lefebvre, que j'ai connue.

L'humour d'un oncle, prêtre : Charles Pinel.

L'écriture, activité de Louise Lepicard, ma grand-mère maternelle, en direction du jeune public. J'aurais aimé dessiner comme un ancêtre du côté de ma mère Andréas Keitinger. Né en 1728. Dessinateur sur tissus. Qui a vécu dans la région de Montpellier.

Louise Lopicard

Ecrivaine

scénariste de bande dessinée

A l'âge de vingt ans environ, ma mère m'apprend que sa maman, Louise Lopicard, a écrit des textes pour le jeune public. Décédée en 1931 je n'ai pas eu la chance de faire sa connaissance. Nom de plume Hellèle. Nom de naissance : Louise Pinel. Née à Rouen en 1881. Décède à Vincennes en 1931. Epouse de Fernand Lopicard. A ma retraite, je commence à m'intéresser à ce personnage familial et à ses productions. Je découvre peu à peu l'ampleur de l'œuvre. Six maisons d'édition publient 190 textes de cette écrivaine, entre 1921 et 1931 : contes, monologues, saynètes de théâtre et une BD.

Une Bande Dessinée fait son succès en 1929 : Miloula la négrillonne. L'écrivaine raconte l'histoire de Miloula, petite fille africaine au cœur de la colonisation française. Dans le même esprit colonial de l'époque, Hergé écrira Tintin au Congo en 1931.

Une autre courte bande dessinée, La trottinette, parue sous forme de conte en 1930 chez Bayard Presse. Touchante.

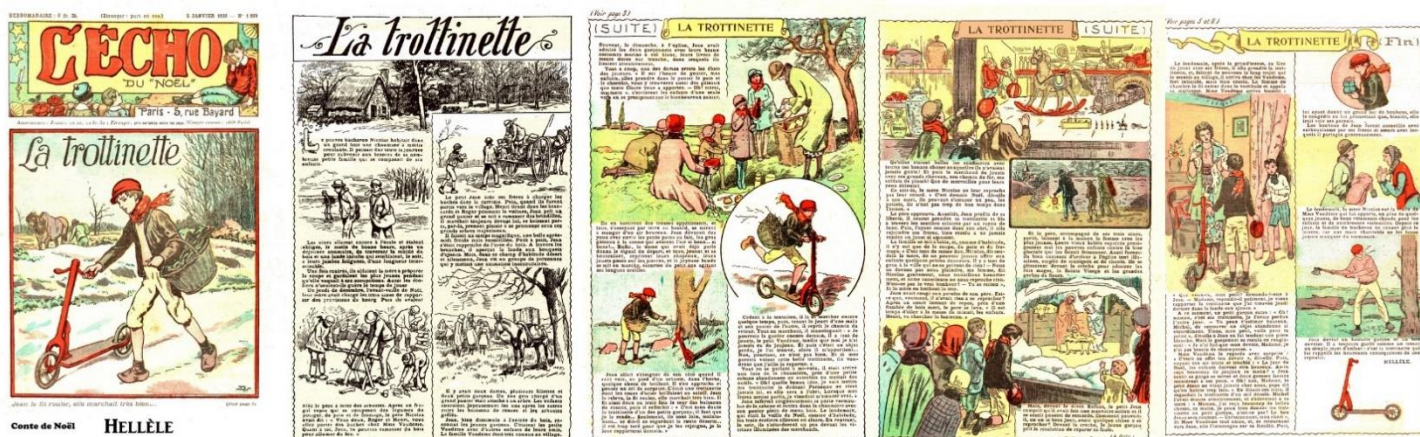
Vers 1920, Louise écrit des saynètes de théâtre spécialement adaptées aux réunions familiales. A l'occasion de ces événements, certains membres de la famille y interprètent des rôles. Hellèle est l'une des rares femmes scénaristes de BD publiées entre les deux guerres. Une des rares femmes qui exerçait le métier d'écrivaine.

La moitié de son œuvre est aujourd'hui introuvable.

Je pense que, consciemment ou inconsciemment, cette grand-mère littéraire m'a influencé.

Son œuvre correspond à son époque et je n'apprécie pas tous ses textes. Surtout ses idées coloniales. Mais ses contes, dix-huit à ma connaissance, me semblent intemporels. Je les apprécie. C'était, pour moi, une grande dame. Et une femme libre.

Indirectement et inconsciemment, Louise a dû m'influencer. J'adore écrire.



La trottinette. Editions Bayard. 1930

Viking

Mon nom : Dieppedalle. En réalité Dieppedalle-Lefebvre. Car mon arrière-grand-père Constant Désiré Dieppedalle (1847-1913), se marie, en secondes noces, avec Marguerite Lefebvre. Une femme un peu plus jeune que lui. Décédée en 1959. Je l'ai connue. René, petit-fils de Constant, étant orphelin, Marguerite l'adopte et lui donne son nom.

René n'est pas obligé de le porter. Mais il l'accepte. Bien sûr Marguerite, n'ayant pas eu d'enfant, est financièrement aisée et René hérite.

Je découvre vite l'origine de ce nom. Origine Viking. Du temps de l'implantation de ce peuple du nord en Normandie. De nombreux villages de la région portent un nom d'origine Noroise (Langue Viking). Un peuple d'abord commerçant. Puis conquérant. Un peu violent envers ceux qui possèdent les richesses.

L'implantation Viking a permis l'essor de la Normandie à un haut niveau à cette époque. Essor culturel. Organisation du territoire. Le droit romain est remplacé par le droit Celte. La femme est égale à l'homme dans la gestion des affaires. Les Ducs de Normandie prendront le dessus sur le royaume de France. Guillaume le Conquérant deviendra Roi d'Angleterre. Je suis fier de mon nom.

Une vie de château



Les Tourelles

Ma famille profite de mon arrivée, en 1947, pour s'installer dans une maison énorme. L'objectif est d'y héberger six enfants. Et mon arrière-grand-mère Marguerite Lefebvre. Un bâtiment que la guerre a vidé de son contenu. Que mes parents font restaurer.
Un château du nom des Tourelles. Hardricourt. Près de Paris.
Mon père en dessine le jardin. Un parc d'un hectare. Magnifique.



Mes trois frères et deux sœurs sont déjà grands. La guerre de 1939, ils l'ont vécue. Le plus jeune de mes frères a déjà près de onze ans lorsque je débarque au sein de ce groupe.

Ma mère m'a dit un jour, au soir de sa vie, qu'en 1947, ils attendaient une fille. Qu'ils lui avaient déjà donné un nom : Monique. Pas de chance pour eux. C'est un garçon. Le quatrième. Je joue peu avec mes sœurs et frères. L'ambiance est excellente. Mais la différence d'âge et le groupe d'enfants soudés qui leur a permis de passer l'épisode de la guerre de 1939 nous éloignent. François, le plus jeune de mes frères a dix ans de plus que moi. Dix-neuf ans nous séparent d'avec ma sœur aînée, Marie-Jeanne Elle a l'âge d'être ma mère. C'est ma marraine. Très vite, mes frères et sœurs suivent la voie des études. Pensionnaires ou stagiaires ailleurs. La semaine, je me retrouve seul avec mes parents. Enfant solitaire. En compagnie de personnes âgées.



Un château. Je me dis : Tiens, intéressant ! Pas mal du tout ! Je tente de positiver. Une vie royale qui m'est offerte. Un vrai château. Du XIX^e siècle. Trois tours. Deux étages dont un grenier. Six cents mètres carrés habitables. Sept chambres et un appartement de deux pièces, indépendant. Au grenier : un train électrique construit par mon père et mes frères. Une merveille.

Mon père aime faire visiter, à ses invités, le salon Louis XVI. Tentures dorées aux fenêtres. Moquette de couleur vert-olive sur le sol, agrémentée d'un immense tapis beige. Chaises d'époque. Recouvertes de tissus assortis aux teintes de la pièce. Un piano à queue agrémente le fond de cette pièce.



Les Tourelles. Le salon



Les Tourelles. La salle à manger. Côté hall d'entrée



Les Tourelles. La salle à manger côté cuisine

Je succombe vite au charme de la vie de château. Le parc m'offre un espace de jeux fabuleux. Un hectare en partie boisé. Arbres immenses. Imposants. Le paradis des oiseaux. J'ai un arbre préféré. Un if aux branches qui me tendent leurs bras jusqu'au sol. Je grimpe. Forêt mystérieuse. Porte de l'imaginaire.

Un train électrique au grenier

Le clou du spectacle se présente au grenier. On y monte par une tourelle. Petit escalier en colimaçon. Couloir. Vers la pièce principale au fond de ce corridor. Le visiteur pénètre. Un immense plateau de quinze mètres carrés supporte un train électrique miniature. Gare, montagne enneigée, tunnels, pont au-dessus du vide. Locomotives électriques. Quais de gare éclairés. Voyageurs en attente. Un chef d'œuvre. Signé René Dieppedalle et ses trois fils aînés.

Les spectateurs invités sont émerveillés. Leurs enfants enchantés. Un tremplin vers le rêve. Voyage imaginaire. Spectacle vivant.

Jusqu'à l'âge de dix ans, je n'ai pas le droit de faire fonctionner le train électrique. Alors je pousse les wagons à la main.





Plus tard, mon père m'offre trois locomotives électriques. Et quelques wagons. Que je peux faire circuler sur les Voies. Vers la cime de montagnes enneigées. Plonger, par un tunnel, dans les entrailles de la terre.

Cet endroit magique constitue, pour moi, l'une des sources de mon imagination. Encore aujourd'hui je reste émerveillé de cette œuvre.

Tous les invités le connaissent, y pensent en arrivant aux Tourelles. Le train électrique. Petits et grands. Je n'ai jamais vu un enfant refuser de monter voir le train. Les parents viennent y rêver. Tenter de retrouver leur cœur d'enfant. Tout ce beau monde repart. Le soir. Ventre plein d'un repas gastronomique. Images enchantées qui trottent dans la tête. Un château comme en rêvent peut-être de nombreux enfants.

Une ouverture sur le monde

Je découvre le confort d'un monde moderne. Son ouverture sur le monde. Une précieuse source d'informations et de distractions : la télévision naissante. Je ne vais pratiquement jamais au cinéma. Trop éloigné. Aucun théâtre n'existe dans les environs. Ils sont encore rares en France. Dans les années 1950-1960, la télé s'invite dans les foyers. Mes parents achètent un poste. Tous les ménages n'en possèdent pas. Dans les villages, certains vont voir la télé au café du coin. Par ce média, je découvre le cinéma, les marionnettes, les dessins animés, le théâtre. Les séries : Zorro, Rintintin, Ivanhoé, L'homme invisible, les cinq dernières minutes...Magique.

A la télévision, une émission m'attire et me fait rire : Au théâtre ce soir. Je suis collé devant le poste de télévision. A l'époque, une seule chaîne de télé nous est proposée. En noir et blanc. Et ouverte dans certains créneaux horaires limités. A midi. Et le soir dès 18h00. Sauf le jeudi où les dessins animés font fureur l'après-midi. Walt Disney y tient une belle place.

Le cinéma, j'y vais rarement. Il y a une petite salle à Meulan ouverte le samedi et le dimanche. Films peu intéressants. En vacances, au bord de la mer, mes parents m'offrent une ou deux soirées Cinéma. J'aime Jean Gabin, Louis de Funès, Lino Ventura, Jacqueline Mailland, Michel Serrault. Plus tard Cécile de France, Daniel Auteuil, Jean le Poulain et Michel Bouquet. Mickael Douglas, Guy Marchand, Emmanuelle Béart, Jean Rochefort, Muriel Robin... Pour n'en citer que quelques-unes et quelques-uns.

Je bouquine beaucoup : Le petit Prince de St Exupéry est mon livre préféré. Il le restera longtemps. La collection Rouge et or, Les malheurs de Sophie puis la collection des Signes de pistes... Les bandes dessinées avec Tintin, Bécassine, Fripounet, Sylvain et Sylvette, Les pieds nickelés... J'apprécie également les personnages et dessins animés de Walt Disney.



Mais les personnages de Hergé m'amuse énormément : Les Dupont-Dupond, Haddock, Tintin, La Castafiore, Tournesol, Milou le chien... Je relis Tintin régulièrement. J'attends avec impatience la sortie d'un nouvel album. Plus tard, mes lectures suivront mon âge : Le meilleur des mondes, Des souris et des hommes... Le Grand Meaulnes m'émeut.

Le cinéma, je le rencontre en été, au bord de la mer.

Sur le plan musical, mes parents écoutent de la musique classique. Je n'apprécie pas trop. Ils m'offrent une année d'apprentissage du piano. A l'âge de onze ans. Ce n'est pas le coup de foudre. Mais plus tard je suis attiré par l'harmonica. Je retiens les notes sans les connaître. L'harmonica me plaît mais j'en joue rarement. Il tient sa place dans mon sac à dos durant ma période scoutisme. Quant aux chanteurs, Aznavour, Ferrat, Brel, Ferré m'intéressent. Brassens bien sûr. Mon adolescence est ensuite marquée par les Pink Floyd. J'adore.

Mes petites voitures



La plupart de mes voitures portent la marque Dinky Toys. En fer. Solides. Simples. En leur compagnie, je pars en voyage. Elles traversent des villes, des campagnes, des contrées lointaines. Je sors de mon domicile. Vers la liberté. Elles roulent sur le tapis de ma chambre une dizaine d'années.

Les quelques copains qui viennent à la maison partagent ces jouets. Parfois je les maltraite en les lançant à travers le hall des Tourelles. Certaines, légères, filent à toute allure sur le carrelage. Le plaisir de la vitesse.

Élément essentiel de ma vie enfantine.

Ma gourmandise

Je préfère le sucre au sel. Peut-être l'influence de ma mère. Dans la salle à manger, aux Tourelles, un placard est dédié aux sucreries en tous genres. Gâteaux secs, chocolats, bonbons. Ma mère l'alimente régulièrement. Et l'ouvre chaque jour à onze heures. Le petit creux du matin. Le sésame du plaisir gustatif.

Tous les enfants qui viennent dans cette propriété visitent deux lieux essentiels : le train électrique au grenier. Le placard aux bonbons au rez-de-chaussée. Personnellement j'apprécie les carrés de chocolat Menier. En plus, à Hardricourt, dans le bas du village, se dresse une usine de transformation du cacao en chocolat. Le Cacao Barry. En fonction du vent et des étapes de la production, un léger parfum de chocolat flotte dans l'air. Très léger mais suffisant pour donner appétit.

Mais ce que j'adore le plus : les productions sucrées de ma mère. Ses mousses au chocolat noir. Mousseuses et légères comme la barbe à papa. Un délice. Ses tuiles. Ses tartes aux pommes. En guise de garniture : un lit de compote. Les fruits utilisés viennent du verger de la propriété de La Chesnaye et sont stockés au grenier, sur des clayettes en bois. On en déguste jusqu'au mois de janvier. Pommes goûteuses. Sans doute des Reines de reinettes. C'est le nom qui me reste encore aujourd'hui. J'adore également les tuiles. Je vais chercher le lait à la ferme d'Hardricourt. Chez les Fillon. Le lait est goûteux. Crémeux. Ma mère enlève chaque jour la crème qui couvre la surface du lait. A la fin de la semaine, la crème est utilisée avec du sucre pour confectionner des tuiles. Gâteaux secs recouverts ou non de quelques amandes. A la sortie du four, les tuiles sont posées sur le rouleau à pâtisserie pour leur donner une forme arrondie. Un délice. Aujourd'hui, je fais perdurer la tradition.



Ma mère vers 1970

Noël

J'ai neuf ans. Quelques jours avant Noël, ma mère m'emmène à Paris. Nous prenons le train. A vapeur. C'est beau un train. Mon voyage extraordinaire de l'année. Vers les vitrines illuminées et animées des grands magasins parisiens. Passage du Havre. Vitrines de trains électriques miniatures. Qui tournent. Disparaissent. Reviennent. Grands magasins. Boulevard Haussmann. Je plonge dans un monde merveilleux. Celui des jouets. Des personnages étranges. Des funiculaires qui grimpent sur les pentes enneigées des montagnes. En guise de passagers, un ours, deux lapins et un éléphant rose dans leurs cabines. Une sorcière vole au-dessus de la ville. A cheval sur son balai magique. Un lion en peluche, pressé, dévore un sandwich. Une marionnette joue un air de guitare sur un croissant de lune. Une fée me regarde. Je suis heureux.

Enfant, je reçois de mes parents de très beaux cadeaux de Noël. Cadeau unique à chaque Noël. Un vélo, qui sera mon compagnon de balades très longtemps. Un mini billard le Noël suivant. Un castelet et ses marionnettes. Une locomotive et ses wagons de voyageurs. Chaque fois accompagnés de chocolats. Mais Noël est aussi associé, dans mon enfance, à la naissance et l'exil d'un être exceptionnel : Jésus. Et la venue de ces rois magiques.

En fait, des savants. L'étoile qui les guide. La messe de Noël et les chants, comme une fête.

Il me semble que nous avons perdu le sens de cet événement. Le consumérisme et la distribution d'objets, parfois insignifiants ou éphémères, masquent l'essentiel. Restent les retrouvailles familiales qui perdurent et permettent de conserver des liens.

Mes nièces

L'arrivée de mes sept premières nièces, dès l'âge de cinq ans, transforme certains de mes week-ends. Je suis partagé sur leur présence. A la fois elles viennent déranger ma solitude et mes jouets. Parfois elles prennent la place agréable d'une petite sœur à protéger. Moments de partage. Nous jouons à la poupée, à la marchande. J'organise des représentations de marionnettes. Grand Loup, P'tit Loup et les trois cochons. Guignol... Mes parents m'ont offert un castelet à Noël. J'adore.



Marie-Agnès veut prendre ma voiture à pédales. Je l'en empêche. Puis je l'invite. (Extrait d'un petit film) Vers 1955

J'ai environ six ou huit ans. Le jeudi, jour de congé, ma sœur Marie-Jeanne m'invite chez elle. La maison de La Chesnaye à Hardricourt est de taille humaine. J'aime y passer un moment. Un grand bassin de nénuphars cache des poissons rouges. Un verger nous ouvre ses grilles. Et puis mes nièces m'entraînent. Posent des questions. M'interpellent. M'interrogent. Me provoquent. Me font rire. Me font partager leurs jeux. La poupée. La marchande. Le papa et la maman... Un vrai plaisir. Je leur dois beaucoup.

Le spectacle des repas

Ce qui me marque, dès cet âge-là, c'est l'art théâtral qui sous-tend une partie de mon quotidien aux Tourelles. Une véritable mise en scène conduit nos repas de semaine. Et j'ai l'impression de n'être que spectateur. Assez impressionnant.

Il est 19h10. Comme chaque soir de semaine, ma mère doit aller chercher mon père à la gare. Le train (train à vapeur) de Paris arrive à 19h17. Il est toujours à l'heure. Le compte à rebours avant la nuit. Une course contre la montre rythmée par le fonctionnement horloger de mon Père. La 2CV Citroën est déjà prête au départ. Ma mère démarre.

Jeanne, l'employée de maison, termine la préparation du repas. Met la table. Parfois, lorsque nous sommes seuls tous les deux, elle me raconte les faits divers. Les vols. Les accidents. Les histoires étranges. Ça me fout la frousse. Devant mes parents, elle joue un rôle plutôt mutique. Elle sert mes parents. Sans commentaire. Ils arrivent. On entend les roues écraser le gravier. Qui hurle. Mettez-vous à sa place. Mon père en descend. Il entre dans le hall. Costume chic. Chapeau. Chemise blanche. Cravate bleu sombre. Cheveux noirs en arrière. Lunettes d'écailles.

Un bel homme, mon paternel. Je l'accueille. Il m'embrasse. Puis monte le grand escalier qui mène à son bureau. Il lui reste cinq minutes pour consulter un dossier. Prendre une décision.

Ma mère échange quelques mots avec Jeanne. Remet en place un couvert droit sur la nappe cirée blanche légèrement brillante.

Elle allume le lampadaire près des fauteuils. Couleur orange. Chaude. La lumière blafarde des quatre néons du plafond ne rend pas la même ambiance. Mon père a fait remplacer le lustre central par ces horribles tubes à la lumière bleue et rose. Place aux économies. Mon père gère au plus juste. De l'autre côté du hall, le salon offre un autre décor. Réservé aux réceptions.

L'horloge de la salle sonne 19h30. Le spectacle commence. Ma mère appelle du bas de l'escalier.

- Le dîner est servi !

Mon Père descend l'escalier, se lave les mains. Et pénètre dans la salle. Un salut à Jeanne. Nous nous tenons tous les trois debout autour de la table ronde, comme des chevaliers prêts à partir en guerre. Bénédicité. Prière pour ceux qui ont faim dans le monde. Pour ceux qui ont préparé le repas. Signe de croix. Nous nous asseyons. Table ovale. Mes parents face à face. Ma place est à côté de ma mère. Jamais à côté de mon père. Et commence le dîner. Jeanne sert Madame. Sert Monsieur.

Cela suffira comme ça, Jeanne, Merci.

Elle me sert. Je n'aime pas les épinards. Ma mère demande à son mari comment s'est déroulée sa journée de travail. Dur. Et, dès cet instant, la tirade commence. Un « Seul en scène ». Ou One man show. Le cours du nickel a baissé et il s'est vu obligé d'en importer du Niger au lieu de le faire venir du Congo. Un bateau est resté à quai à Anvers. Grève des dockers à Marseille, les cours de la Bourse sont au plus bas... litanie habituelle.

Silence à table

Je me dis : voilà une nouvelle sensationnelle. Le bateau resté à quai. J'imagine un bateau de pêcheurs. Chargé de poissons. De crabes. De crevettes. D'araignées de mer. De sardines. De moules... Ils veulent vendre leur marchandise. Mais ne peuvent pas. Les pêcheurs sont empêchés.

Je tente de glisser un mot :

- Pourquoi ils ne peuvent pas vendre...
- Les enfants ne parlent pas à table ! Me répond mon père.

Bien sûr. Au théâtre le spectateur garde le silence.

Les années passent. On me laisse peu à peu de côté. C'est, du moins, mon ressenti profond. Comme le rôle d'un figurant.

On me confie de temps en temps à mon arrière-grand-mère (par alliance) qui loge avec nous. Marguerite Lefebvre. A ma sœur aînée Marie-Jeanne lorsque mes parents partent en voyage. Ils s'offrent deux voyages dans l'année. L'un pour aller voir ma sœur Denise, mariée à un militaire qui change souvent d'affectations : Tahiti, Afrique... L'autre voyage dans un pays lointain. Ils ont raison de profiter de l'existence.

Je souffre de l'autoritarisme de mon père. De sa distance. De l'effacement de ma mère vis-à-vis de son mari. Elle arrive néanmoins à lui tenir tête concernant certains sujets qui lui tiennent foncièrement à cœur.

Dur d'avoir un papa qui ne joue pratiquement jamais avec son fils. Qui ne s'intéresse pas à mes petites voitures. A mon ours. Qu'est-ce qu'il a mon ours ? Il est beau mon ours. En fait, il ne me connaît pas réellement. Mais est-ce que je le connais, moi ? Est-ce que je mesure ses difficultés, l'ampleur de son travail ? Non. Je sais qu'il fait du commerce international. Du négoce. Chacun porte son sac à dos. Plus ou moins lourd sur le chemin de la vie.

De mon côté, je suis certainement parfois désagréable envers mes parents. Des bêtises, j'en fais.

Comme jeter des marrons sur les voitures et camions qui passent sur la rue Chantereine, en contrebas du jardin. Vers l'âge de huit ans. Je veux être remarqué. Occuper un espace. Être considéré à ma place d'enfant.

Le silence constitue peu à peu l'aromate de mes repas. Il le pimente. Le distrait. L'éloigne de la vie familiale. Je n'intéresse pas les adultes. Je les emmerde.

Avec eux j'ai du mal à m'exprimer. A parler. On ne m'écoute pas. Il est vrai que je suis d'un naturel timide. Et les questions que je tente de poser sur les cours de la Bourse demanderaient un long développement.

Parfois, mon père me demande comment s'est déroulée ma journée à l'école. Je réponds que tout s'est bien passé. Je n'ose pas lui raconter des événements difficiles. Par exemple que le Directeur a frappé sur les doigts d'un élève avec sa règle en bois. Peur des réactions de mon père. Il prendra la défense de l'autorité.

A table, quelquefois, les paroles de mes parents deviennent inaudibles. Je mange machinalement. Un peu vite. J'ai mal au ventre.

Ma mère me dit :

- Mange tes épinards. Pas uniquement les croûtons. Ça va être froid. C'est excellent avec de la crème.

- J'ai mal au ventre Maman.

- Arrête de nous jouer la comédie, mon garçon. Mange ! Ajoute mon père.

Mon esprit s'éloigne et rejoint l'univers de mon imaginaire. Les paroles de mon Père disparaissent.

Je suis un explorateur. Au milieu d'un désert de silence. Une grande étendue légèrement brillante. Devant moi, une oasis. Un verre d'eau fraîche. Je monte dans une pirogue. Qui ressemble à une petite cuillère.

La frêle embarcation survole une colline verte entourée de crème fraîche et de croûtons comme des rochers grillés par le soleil. Et, tout à coup, une île bordée de falaises dorées se dresse devant moi. Ile-croûton. Je l'embarque sur un radeau-Manche de fournette. En équilibre sur mon doigt.

J'appuie sur un bouton, qui ressemble aux dents de la fourchette. L'île-croûton, posée sur le manche, décolle.

Et me voilà parti dans l'espace interstellaire. Mon vaisseau spatial atteint les étoiles, sur le bord des galaxies, près des néons blafards et hideux. Nous survolons la mer de nuages, trois oasis et quelques indigènes. Mais, par manque de carburant sans doute, mon vaisseau spatial retombe violemment... sur la forêt verte constituée d'épinards, de crème fraîche et de rochers grillés.



Repas familial un dimanche midi en 1952

La prière

Avant chaque repas, nous disons le Bénédicté. Un remerciement à ceux qui ont préparé le repas et à Dieu qui nous offre le bonheur de ce partage.

Le soir, mon père nous invite à nous agenouiller. Prière du soir.

Je fatigue de cette liturgie. Mes préférences vont à la danse ou la chanson en guise d'hommage à Dieu ou à Marie.

Mais je vais peut-être paraître ringard. Aujourd'hui, au début d'un repas, je regrette souvent qu'il n'y ait plus un mot sympa pour celles et ceux qui ont préparé le repas. Et une pensée pour celles et ceux qui, en France et ailleurs, ne mangent pas à leur faim. La prière de Coluche s'est transformée en Restos du Cœur.

Chaque dimanche, la grande prière se déroule à l'église. Messe à Hardricourt. Je suis enfant de chœur. En plus de la prière, j'aime le côté théâtral de cette cérémonie.



Mes parents partent en voyage. Chic ! Je vais être accueilli par Marie-Jeanne. Cool !

L'âge

Quarante années me séparent d'avec mes parents Ce décalage d'âge finit par me peser car leur esprit et leur système éducatif n'est plus de notre époque. Je dresse vite un état comparatif avec les parents de mes copains. Qui sont jeunes. Plutôt sportifs. Et participent à l'activité et aux jeux de leur descendance. J'en souffre. Quelques questions surgissent parfois au détour de mon esprit d'enfant : Est-ce que ce sont bien mes parents ? Qu'est-ce que je fais avec eux ? Pourquoi ne jouent-ils pas avec moi ? Qu'est-ce que je viens faire ici, sur cette terre, dans cette famille ? Beaucoup d'enfants se posent ces questions.

Mes voyages

Mes parents ne m'emmènent jamais en voyage avec eux. Mes voyages se tournent vers trois directions. Qui prennent pour décor la nature : Le parc des Tourelles. La ferme de mon frère Bernard. Mes vacances d'été sur la côte Normande.

. La nature, source de mon imaginaire

Le parc du château couvre un hectare de bois et de pelouses. Je m'y promène L'immensité de la végétation me subjugué. Les sentiers sinueux. Je me promène à pied. Souvent en vélo. Quelque fois je pousse ma voiture à pédales et je descends un chemin en voiture. Parfois j'observe cette forêt en silence. La nature devient la scène de théâtre de mes rêveries. Un if immense, majestueux. Qui couvre une bonne partie de la pelouse, devant la maison. Une branche descend jusqu'à terre et s'élève. M'accueille. C'est mon arbre. Mon compagnon de solitude. Son parfum embaume. J'y retrouve mes partenaires de la nature. J'y grimpe facilement. En hauteur, mon esprit s'évade. S'envole.



Le parc devant Les Tourelles. Et l'if sur la pelouse. En 2001

Les Vikings considéraient l'if comme un arbre sacré.

Je me trouve en sécurité. Personne ne me voit. Je peux parler. Rire. Chanter. Ecouter le chant d'un oiseau. Les teintes d'un rouge-gorge. Couché sur l'herbe, mon chien Cop me tient compagnie. C'est un berger allemand. Un vrai berger. Mon berger. Nous discutons bien ensemble. Dans mon arbre, j'apprends à prier. Non pas une prière apprise. Mais une ode à la beauté de la végétation qui m'entoure et à son inventeur.

Au contact de la nature je puise, encore aujourd'hui, l'eau qui abreuve mon imagination. Entouré de bois, d'oiseaux, d'animaux, de fleurs, j'écoute les murmures de mon silence intérieur. Le vent souffle sur la cime des sapins. Les troncs s'embrassent. Les écureuils sautent de joie. Mes paupières tirent les rideaux. Entrent dans leur intimité. Afin d'entendre les rires de mon enfance.

Aujourd'hui, sur scène, j'adore dire ce beau texte de Jean Giono :
L'homme qui plantait des arbres. Une ode au respect de la nature.
A la place que tiennent les arbres dans l'équilibre de l'humanité.



Aquarelle Guy 1996

. La ferme de St Bazile



Bernard et sa ferme à aux Autels-St-Bazile, Calvados

L'espace de vie que je préfère se trouve en Normandie : la ferme de l'un de mes frères. Bernard. Né en 1934. Il s'installe en Normandie, dans le Calvados. Les-Autels-Saint-Bazile. Un petit hameau d'une soixantaine de citoyens. Une minuscule église en pierres et colombages borde sa propriété. Bernard réalise son rêve. L'élevage. Dans une ferme normande. Il achète ce bien immobilier. Et élève une trentaine de vaches. Il s'y marie avec Marie-Antoinette Huet. Mes parents et moi y allons une fois par mois en voiture. En fin de semaine. La ferme de mon frère est, pour moi, synonyme de liberté. Je me fais une joie d'y aller. Arrivé sur place, je disparaiss du regard de mes parents. La simplicité de cette maison me procure un sentiment de sécurité. Une demeure à taille humaine. Et les grands espaces me laissent voguer à l'aventure. Les herbages. Les collines. Les fougères hautes. J'adore, comme mon frère, le contact avec la nature.

Bernard me fait bien rire en me présentant son nouveau cochon : Epaminondas. Nom d'un général philosophe et ascète qui défendit Thèbes contre Sparte en 370 avant Jésus-Christ. Je salue Epaminondas par son nom. Il ne daigne pas me répondre.

Devant l'étable se dresse son âne. Bernard lui demande de se pousser. Tente de le tirer. L'animal résiste. Je dis à mon frère :

- Tu as un âne têtu.

Bernard me répond :

- Non. Mon âne réfléchit toujours avant d'agir.

Bernard est un homme doux et bon. Il me demande un coup de mains. Je l'aide volontiers. A cinq heures du matin, il prépare l'étable. A six heures je suis debout. Prêt à partir vers un nouveau périple. Nous allons ensemble chercher les vaches pour la traite. Dans l'étable, une musique classique détend les bêtes. Elles se traitent plus aisément en écoutant du Mozart. Et mon frère adore le classique. Ce que j'aime chez lui : la simplicité de sa vie. Son amour de l'humour. Il aime rire. Me pose des tas de questions sur ma vie. Sur l'actualité. Il nage dans la nature comme un poisson dans l'eau. Il connaît le parfum des fleurs. Le nom des arbres. Leurs feuillages, leurs écorces, leurs caractéristiques. Il titille ma curiosité. Il m'apprend à pêcher les écrevisses dans la rivière : La Monne. Leur dégustation est un vrai délice.

A partir de la crème du lait, Bernard me montre comment faire le beurre dans sa baratte. Un grand tourniquet en bois. Destiné à évacuer toute l'humidité de la crème qui devient beurre. Merveilleux. Je tourne la manivelle pendant une heure. Un peu difficile. Au bout de vingt minutes je commence à saturer. Mais quel goût ce beurre !

Ma belle-sœur Marinette travaille aussi à la ferme. La traite des vaches. Les animaux de la basse-cour. Travail physique pour le couple. Marinette nous cuisine des tartes aux pommes. Et des confitures. Bernard fabrique son cidre et son calvados.

Le cidre accompagne fort bien le fromage local : le Livarot. Palais de délices. Sensualité des arômes.

Seul point faible : je n'apprécie pas l'acidité des pommes à cidre. Un moment cristallise mon attention. Le soir. La veillée. Dans sa salle de séjour, une immense cheminée maintient un chaudron au-dessus du feu. J'écoute chanter les flammes, grincer le bois. Le spectacle d'une grosse buche qui se consume lentement m'émerveille. Parle. Chante. Vibre. Le feu de la vie. Le feu de l'amour. Et le silence autour.

Bernard m'a ouvert à la nature. Aux arbres. Qu'il connaissait comme un spécialiste. Il m'a sensibilisé à la protection de cet environnement dont nous ne sommes que locataires. La nature nous est prêtée par nos enfants. Bernard décède en 2018.



. La mer

En compagnie de mes parents

Les vacances d'été se déroulent toujours à la mer.

Et le premier été, je me retrouve à Royan.

Mon père s'éclipse de son travail

Et vient sur la plage. En ma compagnie.

Les années suivantes, mon père privilégie la Normandie pour nos vacances d'été. Houlgate.

Une station plus proche de Paris et d'Hardricourt pour associer temps de vacances et temps de travail.



*Houlgate. Maison de droite. Les Courlis. Bord de la plage
Ma chambre : la petite chambre la plus haute. Fenêtre arrondie.
Photo de droite, mon père et moi vers 1948*



Les Courlis. Côté rue. La famille. 1962

Le spectacle de notre tribu se délocalise chaque été. Regroupement familial à Houlgate. Côte Normande, non loin de Deauville. Mon père opte d'abord pour la location. Ensuite, ma mère le poussera à acheter une propriété en bord de plage. Mitoyenne. Le rêve. Au premier juillet, on ferme les Tourelles. La Bonne part en congés payés. Et nous prenons le chemin des bords de Manche. Entourée de son petit monde durant deux mois, ma mère exulte. Les enfants et petits-enfants y passent huit ou quinze jours. Parfois plus. Ma mère travaille ses menus. Fait ses courses. Et demande à la cuisinière de réaliser de bons plats. Festin quotidien. Gastronomie. Crustacés. Poissons frais.

Ma mère adore ses petits-enfants. Discute avec eux. Rit. Chante. Je l'ai vue quelquefois se baigner avec nous. Sinon elle s'assoit sur la plage pour lire ou marcher sur la digue avec l'une ou l'autre des enfants. Mon père l'accompagne parfois sur la plage. Mais préfère rester travailler dans leur chambre qui lui fait office de bureau. Il donne priorité à son travail. Et puis il trouve le climat d'Houlgate froid et humide. Avis que je partage. Je participe souvent à leurs promenades pédestres. La balade ensemble les rend heureux. Et moi également.

Houlgate. La Manche frôle la mer du nord. C'est son point faible. Je me baigne donc dans l'eau fraîche, froide ou presque. Quasiment chaque jour. Parfois la marée basse se retire très loin et découvre le voile nu de la plage. Je cours sur le sable. Jusqu'aux premières écumes. Le contact de l'eau salée me stimule. Les vagues se dressent comme des remparts que je réussis à passer.

C'est mon grand plaisir d'été. Depuis tout petit jusqu'à l'âge de seize ans. Houlgate m'offrira aussi la pêche aux équilles. Les châteaux de sable et les barrages avec mes nièces, mes frères et sœurs qui nous rejoignent l'espace d'un été. Quelques soirées cinéma. Une balade en direction du marchand de glaces. Un temps de bonheur. J'accompagnerai, plus tard, Dominique, Fabien et Quentin qui viendront profiter de cet espace magique. Encore aujourd'hui, me baigner dans une eau fraîche ne me repousse pas.



Mes parents sur la plage à Houlgate

J'observe la mer. Ses mouvements. Ses couleurs. Ses reflets. Sa musique. Un bateau. Un baigneur. Le soleil couchant. Les étoiles. Le soleil levant. De ma chambre, tout en haut de la maison. Sous les toits. Fenêtre minuscule en arrondi, au-dessus de celles de mes frères et sœurs. Mon regard admire ce vaste miroir du ciel. Mer et ciel finissent par s'effleurer. S'embrasser. Là-bas. Au loin. Un jour je partirai. Je volerai au-dessus des eaux. Oiseau migrateur. Dessinateur de nuages. Avion mouche. J'irai m'installer sur une ligne d'horizon en coton. Et j'en tirerai le fil.

Mes frères et sœurs



De gauche à droite : François, Jacques, Marie-Jeanne, Denise, Bernard, Guy en 2000 dans le salon des Tourelles

Chacune et chacun joue un rôle important dans ma vie.

Marie-Jeanne

Ma marraine. M'accueille chez elle à La Chesnaye à Hardricourt. Le jeudi, jour de congé scolaire hebdomadaire. Je retrouve mes nièces avec qui nous partageons nos jeux. Dans le jardin, une maison de poupée est construite en dur. Nous nous y installons pour l'après-midi. En compagnie de nos poupées, nos dinettes et nos outils de commerces imaginaires. C'est, pour moi, un havre de paix et de détente collective.



Guy et Marie-Jeanne

Il faut que je parle de François Pages, époux de Marie-Jeanne. Je l'adore. Il me prend par l'épaule et me pose des questions. Il s'intéresse à moi. S'intéresse à mes activités. A mes jeux. A la Chesnaye, il me fait visiter son bureau. Epées au mur, bouquins d'histoire de France accrochés aux étagères. Passionnant. Quelques jours avant son mariage, je dois avoir quatre ans, il me pose une question gênante :

- Guy, viendras-tu à mon mariage samedi ?

Je suis embêté. Embarrassé. Je lui réponds :

- Ben non. Je peux pas. Je vais à celui de Marie-Jeanne.



Guy, les nièces et François Pages, leur papa

Marie-Jeanne et François Pages auront 5 enfants. Marie-Agnès, Marie-Sylvie, Marie-Véronique, Isabelle, Philippe. François Pages décèdera dans un accident de voiture quelques années après, en 1961. Laissant une veuve et cinq enfants en bas âge. Je suis le parrain de leur dernier fils, Philippe. Un garçon attachant, leader intelligent, dégageant un certain charme. Il décèdera, lui aussi, d'un accident de voiture, à l'âge de vingt ans.

Denise

Ma seconde sœur suit son mari René en voyage et je ne vois mes nièces Botherel qu'un été sur deux. A Hardricourt ou Houlgate. Denise, grande nageuse, me pousse au plaisir de la baignade. Même en eau froide. Et Houlgate ne propose pas aux touristes une mer chaleureuse. Elle adore la nature. Surtout les oiseaux.

Denise et René auront 4 filles. Marie-Christine, Béatrice, Anne-Hélène et Marie-Annick la dernière. Marie-Annick décèdera d'un accident domestique à l'âge de 4 ans.

Jacques

Mon grand frère. Marié à Monique Pelletier. Ce grand frère est mon modèle. A l'âge adulte avancé, je lui demande conseil. Il possède un certain talent de diplomate. Comptable. Comédien à une époque. Danseur confirmé. Chasseur. Un homme attachant. Peut-être à certains moments je l'ai ressenti comme un père de substitution. Un soutien. Il n'a pas eu la chance d'avoir des enfants.

Bernard

Je viens d'en parler. Avec Marinette ils ont 3 enfants. Vincent, Nicolas et Marie-Josèphe. Marinette travaille à la ferme puis à la Cidrerie de Livarot. Bernard y a travaillé également. Bernard et Marinette ont toujours été un soutien pour moi.

François

Marié à Marie-Madeleine d'Hautuille. Ils ont 4 enfants. Bruno, Valérie, Emmanuel et Aude. Nous nous croisons à plusieurs reprises. A Caen. En 1966. François travaille pour Moulinex. Je suis au service militaire à la base de Caen. Marie-Madeleine son épouse et lui m'accueillent régulièrement.

François et Mado me permettent de trouver une maison à Poisat, près de chez eux en 1999.

Mes peurs

Lettre à mes parents

La vie de château. Les princesses et les princes. Les contes de fées... Le rêve ? Ce qui brille le jour change de couleur à l'approche des ombres de la nuit. Aller me coucher prend l'aspect d'une difficile expédition vers l'étage supérieur. Et l'éducation un peu rigide de mes parents n'apaise pas mon cœur d'enfant.

Plusieurs années plus tard, à l'âge adulte, après une séance de thérapie. J'écris une Lettre à mes parents.

Nuit noire

« Aujourd'hui, j'ai sept ans. Je suis heureux. Parents, amis. Autour de moi.

Puis vient le soir. Les Au revoir. Je me retrouve entre vous, Papa et Maman.

Je voudrais écouter de la musique. Jouer sur le tapis près de vous. Pendant que tu lis le journal, Papa. Faire durer le plaisir. Mais non. Vous me dites gentiment : Il est l'heure d'aller au lit. De monter dormir à l'étage. Dans cette immense maison vide. Ce château trop grand pour moi tout seul. Perdu au milieu d'un vaste parc. Dans un petit village. Perdu lui aussi. Au milieu de la campagne.

Je m'approche de la porte fenêtre de la salle de séjour. Jardin sombre. Un amas d'arbres couleur ébène. Quelques étoiles comme de minuscules feux d'artifice. Noyés dans le firmament. Nuit noire.

Je monte. Escaliers sordides de l'enfance. Tableaux horribles. Un homme bizarrement vêtu m'observe dans son cadre doré. Pourquoi son visage est vert ?

Craquements sur le parquet. Porte qui grince. Mes pas sont comptés. Sur la pointe des pieds. Et ce silence qui ne sait plus parler.

J'ai peur du noir. Petit d'homme. Tout seul. Au premier étage. D'une grande bâtisse aux tourelles pointues. Mes parents ont oublié, dans le grenier de mon cœur, d'ouvrir la malle aux caresses.

J'ai envie de me blottir, contre le ventre de toi Maman, en bas. Contre toi Papa. Contre un corps. Me réchauffer à l'ombre d'un parfum. Ecouter le baiser d'une chanson. Fenêtre. Un coup d'œil. Dehors, un hibou se réjouit de la vie. Sur le papier du ciel, le dessin d'un arbre a bougé. La pleine lune me fait coucou entre les branches.

Appeler à l'aide. Crier. Pleurer. Hurler. Je tremble. Une larme, comme un torrent, creuse mon visage.

Peur de la solitude. Peur de la mort. Peur des adultes. Crainte des voleurs. Cachés sous un lit. Derrière une porte.

Pour m'humilier. Me tuer.

Effrayé. Par le noir du soir. Je frôle les murs. Cherche l'interrupteur. Un espace de lumière. Un paysage familier. Ma tête bat comme un cœur. Mes yeux grands ouverts ne voient que la peur. Crampe aux tripes. Ventre serré.

J'entends un bruit. C'est sûr. Je l'ai bien entendu. Là. Au bout du couloir. Une porte. Il vient. Il faut que j'arrive à ma chambre avant le voleur. Avant l'assassin. Vite. L'interrupteur. Le chemin de lumière. Traverser le couloir pour aller en face.

Je retiens ma respiration Je voudrais être transparent. Je voudrais être oiseau. Mouche. Coccinelle.

- Dis-moi que je rêve Maman. Que je suis ailleurs. Que ce n'est pas vrai. Où es-tu ?

Ma chambre m'attend. Mon nounours. Ma lampe de chevet. Ma lumière.

Je ferme la porte. Et regarde sous le lit. Personne. Tout est bien. Je respire tout bas. Je n'existe pas. Le type ne doit pas m'entendre. Ne doit pas me remarquer. J'éteins. Sans un bruit, Je me glisse dans les draps. Remonte les couvertures. Et m'enfonce.

Je respire. L'encre noire du jardin coule sur ma fenêtre. Mes yeux se ferment et je pars. A l'aventure. Une fée magique m'ouvre ses bras. Un ange gardien m'invite à danser dans ses ailes bleues. Et mon nounours me chuchote un poème drôle à l'oreille.

Nous nous approchons des guirlandes d'étoiles. Peut-être vais-je rencontrer le Père Noël. La lune à moitié nue me sourit et rougit. Elle danse comme la flamme d'un phare. Qui brille, chaque soir. Dans l'océan de ma nuit noire ».

Les tableaux de l'escalier aux Tourelles

*Portrait de l'école flamande
Je n'aime pas.*



*Eugène Le Poittevin
Les ramasseurs de varech
Etretat
1806-1870
J'aime beaucoup*



Le réveil

La lumière du jour me réveille. Un rayon de couleur blanche s'infiltré à travers les volets métalliques et chatouille mes paupières. C'est jeudi. Pas d'école. Il est six heures. N'ai plus sommeil. Difficile de se déshabituer du rythme scolaire. Je me lave au lavabo devant les toilettes. Eau froide. C'est dur. Le bain d'eau chaude est réservé au dimanche. J'enfile un short et une chemise. Dans la salle de séjour, le petit déjeuner de mon père est prêt. Le matin, ma Mère dort. Elle reste couchée. Elle n'est plus toute jeune. A cinquante-quatre ans, on a le droit de se reposer. Mes copains ont des mamans plus jeunes. Plus dynamiques. Je les envie.

La journée, ma Mère ne s'ennuie pas. Elle s'occupe de la maison. Du personnel, femme de ménage et cuisinière. Des courses. Pour faire gagner du temps à mon père, elle prépare ses tartines la veille au soir. Quatre biscottes recouvertes d'un miel dégoulinant. A la gauche du bol. Parce que, à droite, c'est la place indétrônable des couverts. J'ai horreur de ce type de mélange Miel sur Biscottes. Une bonne couche de beurre n'a jamais fait de mal à personne. Lorsqu'il descendra manger, mon paternel n'aura plus qu'à faire réchauffer l'eau de son thé. Puis se rendre à la messe, comme chaque matin, avant de partir au travail à Paris.

Pour moi, jeudi suit le même rythme matinal que les autres jours. Agé d'une dizaine d'années. La faim du réveil me pousse à prendre le petit déjeuner le plus vite possible. Mon estomac commence à s'exprimer. Contester. Sur la table, je sors un bol, des couverts, une serviette, du pain et du beurre. Et je vais me faire un chocolat chaud. J'adore. Puis une tartine de pain beurrée avec de la confiture de fraises. Le matin est synonyme de dégustation. Lente, suave, sensorielle, sensuelle. Un plaisir. Que je ne partage pas avec d'autres. Personne avec qui discuter. Mes doigts pianotent sur la musique du silence. Les cordes de ma solitude. Je réfléchis. Rêve encore.

Dehors, le temps présente un visage ensoleillé. Les arbres dansent au rythme du vent. Quant aux nuages, ils détricotent leurs parures, se déshabillent et s'enfuient. Une abeille cogne à la vitre. Bonjour !

Mes parents aux Tourelles

Mes parents ne partagent pratiquement pas les jeux de mon enfance. Mes rêves. Mes interrogations. Le soir, mon père monte dans son bureau au premier étage. Il travaille. C'est un infatigable travailleur. Personnage intègre. Profondément honnête. Droit. Un peu rigide dans sa pédagogie. Je souffre de cette situation. Quelquefois, je vais le déranger dans son activité. Pour parler. Pour être avec lui. Il me reçoit alors derrière son bureau. J'ai l'impression de discuter avec un personnage très important.



René Dieppedalle dans son bureau aux Tourelles. 1956

Ma mère joue parfois aux cartes dans la salle à manger. Au Solitaire. Ou au scrabble. Je lui sers de partenaire dans certaines de ses activités colorées d'une dose de solitude.

Mais j'éprouve toujours une difficulté à échanger avec elle sur le fond. Elle ne s'étend pas sur son passé. Usée par la vie peut-être. Silencieuse. Lorsque j'atteins l'âge de soixante-dix ans, j'apprends que ma mère a écrit trois textes pour enfants. Publiés avant la guerre dans La Semaine de Suzette, un magazine jeune public. C'est-à-dire un an avant son mariage. Elle aime écrire. Possède du talent. Elle aurait pu faire, comme sa propre mère, Louise Lepicard, une brillante carrière littéraire.

Je partage, avec elle, l'amour des plantes et des fleurs. La salle à manger des Tourelles en est garnie.

L'amour de mes parents

J'adore ma mère. Dommage qu'elle ne prenne jamais position contre mon père. Trop collée à ses idées éducatives rigides. Positions strictes au niveau religieux. Mais il me semble qu'elle sait aussi l'amener parfois à des décisions qui l'arrangent, elle. Par exemple, nous le verrons plus loin, son opposition à ma demande d'être interne au collège de St Germain en Laye. Deux heures de car, aller-retour, chaque jour. Je n'ai pas le temps de faire mes devoirs. Elle défend alors sa position et obtient gain de cause auprès de mon père. Ma mère veut que je rentre tous les soirs. Près d'elle. Nous n'avons jamais pu en discuter ensemble.



Je souffre de ce manque de tendresse et de câlins. Ma mère fait sans doute ce qu'elle peut. Utilise les méthodes et les aléas de l'existence qu'elle traverse.

Ma mère décède en 1990. Agée de quatre-vingt-cinq ans. Usée par la vie. Ce jour-là, une fontaine de mes larmes déborde. Un pan du décor de mon histoire s'efface. Rideau. L'ai-je bien connue ? Femme de l'ombre. Discrète. Secrète.

Aujourd'hui j'aimerais discuter avec elle. Mais peut-être le puis-je par-delà la mort ?

Quant à mon père, j'ai souffert de sa dureté. Son intransigeance. Sa dévalorisation à mon égard. La difficulté de partager. L'impossible communication entre nous deux sur le fond des choses. Mais au fil du temps, vers l'âge de 14 ans, je réussis à le faire rire au moment des repas.

J'arrive à modifier légèrement ma place au sein de la famille. Je travaille mon nouveau rôle d'imitateur. Surtout l'imitation de De Gaulle. Mon père rit. J'aime son rire. J'aime utiliser ce pouvoir que représente l'humour. Je suis heureux. Enfin nous communiquons. Se dessine alors une reconnaissance de mon savoir-faire.



Mon père vers 1980



De gauche à droite : Marguerite Lefebvre, Marie-Jeanne, Ma mère, mon père, Bernard et Guy devant, François Pages et Marie-Agnès, Jacques. Vers 1955.

Ce que j'écris sur l'éducation offerte par mes parents constitue l'expression d'une souffrance d'enfant. Une plaie de jeunesse. Aujourd'hui devenue cicatrice. Malgré cette blessure, mes parents, je les ai aimés. Bien sûr. Fondamentalement.

Meuble secret

La commode de ma chambre.

Un meuble de style Louis Philippe ou Louis XVI. Je ne me souviens plus. Mais elle est belle. En hêtre. Couleur miel. Légèrement arrondie sur le devant. Deux grands tiroirs en bas. Sur toute la longueur. Deux petits tiroirs en haut. Les grands tiroirs accueillent les pantalons, chemises, sous-vêtements. Les petits tiroirs, mes gants, bonnets, foulards.

Mais c'est un meuble secret. Je ne sais pas si mes parents ont découvert ce mystère. Entre les deux petits tiroirs se tient un blason en métal jauni par le temps. Lorsque l'on tire ces deux petits tiroirs, en même temps, apparaît un troisième tiroir central. Les joints entre tiroirs se distinguent à peine. Comme invisibles. Il suffit de tirer sur le blason en métal. Et cette porte mystérieuse soulève le voile sur ses entrailles. Très étroit. Les parois fines. Un écrin magique. Petit tiroir mystérieux. Mon univers secret.



Le tiroir secret du meuble de ma chambre

Lorsque ma mère vaque au rez-de-chaussée, dans la salle et le salon. Lorsque les bruits se taisent. Lorsque seules les gouttes de pluie collent leur nez au carreau. J'aime l'ouvrir. Comme on pousse la porte d'un grenier. Discrètement.

A l'intérieur, un petit carnet. Un crayon à papier. Une gomme rose et bleue. Un taille-crayon en métal. Alors je m'assois à ma table. Et j'écris. Les mots vont et viennent. J'efface. Relis. Glisse la mine de charbon sur le papier blanc. Ça casse. Je taille. Quelques copeaux de crayon tombent à terre. Vite, je les ramasse et les jette dans la poubelle à papier. Mon crayon fait preuve d'une certaine intelligence. Je le laisse suivre les lignes du carnet.

Il connaît le chemin. Il aime sentir le parfum du papier. Le caresser de la pointe de son doigt. L'embrasser. Il raconte une histoire de garçon qui demeure dans une petite maison perdue sur le flanc d'une montagne. Un chalet. Ce garçon me ressemble... Et je m'envole. Comme un oiseau. Planant au-dessus des montagnes. Rasant la mer... Contrées imaginaires.



Dessin Guy 2022

Evènement 2

Agression



Guy à l'âge de 10 ans

Le parfum du pain de la boulangerie de Meulan envahit mes narines. La vitrine du tailleur est d'une tristesse à mourir avec ses costumes gris et noirs. La plus belle vitrine est celle du pâtissier. J'aime les formes arrondies des babas au rhum et des religieuses. La couleur du moka au chocolat. Un éventail d'éclairs à la vanille s'étire lascivement sur le bord de la vitre... Chemin de retour de l'école.

Ce soir-là, je rentre de l'école de Meulan. J'ai onze ans. Un ancien élève de l'école me suit. Juste derrière moi. Alain. Je le connais. Il fait régner la terreur. Un petit caïd. Il doit avoir autour de 18 ans.

Il me suit. Marche à mon côté. Il doit sans doute aller chez lui.

Devant son immeuble, Alain m'attrape par le bras.

- Viens chez moi cinq minutes.

- Non. C'est l'heure de rentrer et j'ai des devoirs. Mes notes ne sont pas bonnes. Je vais me faire gronder si je suis en retard. J'ai encore 1 km à faire pour rentrer chez moi à Hardricourt. Mes parents veulent que je rentre tout de suite.

Alain me force. Me tire par le bras. Je tente de résister. Il est plus fort que moi.

Quelques minutes après, il me viole. Dans sa cage d'escalier.

Terrorisé. En larmes. Il me dit que si je dis ce qui vient de se passer à quelqu'un, il me tabasse. Avec ses copains. Il sait où j'habite. Il me retrouvera. On se reverra.

Terrorisé

Je me lève, prends mon cartable et dégringole les escaliers. Je cours dehors pour qu'il ne me rattrape pas. Je cours des centaines de mètres. Qui deviennent des kilomètres. Sans me retourner. Je cours encore. Sans rien voir du chemin. Je cours vite. Mon cartable est lourd. Mais je cours. Puis mon corps n'en peut plus de courir. Je me penche sur la pierre du pont. Une rivière que je traverse tous les jours. La Montcient. Rivière qui sépare les communes de Meulan et d'Hardricourt. La musique de la rivière me soulage une seconde. Je crache. Je vomis mon cœur. Je dégueule mes tripes. Je vide mon âme. Je regarde l'eau qui coule paisiblement. L'arbre qui vient s'y abreuver. Ma tête est vide. Je me sens brisé. Battu. A armes inégales. Effondré. Violé dans mon corps. Dans mon cœur. Je suis seul. Dehors. Perdu dans la rue. Sans personne pour me passer un bras secourable autour du cou. M'écouter. Me soutenir. Me défendre. Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Qu'ai-je-fait ?

C'est là. A cet endroit précis que l'aiguille de ma petite enfance tendre et naïve s'est soudain arrêtée sur l'horloge de mon existence.

Impossible communication familiale

Ce soir-là, je rentre chez moi. Essoufflé. Transpirant. En retard. Je redoute la question de ma mère. Pourquoi ce retard inhabituel ? Impossible de parler. Je lis comme une interrogation dans les yeux de ma mère.

Dans ma chambre, mon ours en peluche me regarde. Je le prends. Il me voit pleurer. Pourquoi j'ai fait ça ? Pourquoi je ne peux pas le dire ? Pourquoi moi ?

De mes parents, je n'attends aucun soutien. Aucune écoute bienveillante. Aucune aide. Aucune défense. Elevé dans la culpabilité. Je me sens coupable. Dévalorisé. Humilié. Pourquoi les adultes sont-ils comme ça ? Pourquoi les hommes font mal ? J'ai peur. Très peur. Oui j'ai peur de vous papa et maman. De mon agresseur. Des hommes en général.

Seul mon ours m'observe en souriant. Je le prends dans mes bras.

Le silence

Alors je reste avec ma trouille. Ma peur du regard des autres. Ma peur de le revoir. Lui mon agresseur. Qu'il me suive dans la rue. Qu'il recommence. La peur de rouvrir une plaie. Qui suinte. Qui saigne à certains moments. Qui me fait mal. Au fond de moi-même. Parfois je retiens une larme. Une émotion. Mes yeux débordent.

Durant plusieurs années, je n'ai pas envie d'en parler. Souvenir douloureux. Cauchemars. Anxiété. Pourquoi ne puis-je pas le dire haut et fort ? Exprimer ma colère. Ma souffrance ? Pourquoi toutes ces années de silence et de culpabilité ?

Mon envie. Partir. Quitter ma famille. M'éloigner de cette ville. Devenir nomade. Funambule de l'existence. Dormir sous le chapiteau des étoiles. Partager le rire avec d'autres jeunes. Vivre dans un monde d'enfants. Dans un monde de femmes.

Pelleter les nuages pour embrasser un rayon de soleil. M'envoler vers les montagnes. Boire au torrent de la vie. M'enivrer du parfum de la terre. Croquer un gâteau au chocolat devant un océan de crème Chantilly.

Ce secret, je le garde longtemps. Précieusement. C'est mon poids à l'estomac. Mon mal de ventre. Une peur viscérale. Mon handicap. Une erreur, dont je ne suis pas fautif : celle de ne pouvoir te le dire. A toi mon père. A toi ma mère. A toi l'adulte sensé me protéger.

Je commence à en parler, en thérapie, à l'âge de cinquante ans. Puis à l'âge de cinquante-quatre ans à Brigitte ma seconde épouse.

Le sexe tabou

Le corps est, dans ma famille, comme un chemin de crête en montagne. Préférable d'éviter les sentiers à risques. On ne s'y aventure pas. On ne se touche pratiquement pas. Seuls les bisous du matin et du soir caressent l'âme. Quant au sexe. Ma mère ne parle jamais de sexe. Tabou. C'est le lot de la majorité des familles françaises. Mais la tendance de mes parents semble ranger le sexe au rayon des affaires sales. Péchés de la chair. Je pense n'avoir jamais abordé cette question durant toute ma vie avec ma mère et mon père.

Un jour. Je m'en souviens. J'étais enfant. Pré-adolescent. Vers dix ans. Je bande. Ça me gêne. Je demande à ma mère comment faire pour éviter que mon zizi ne grossisse. Le tailler ? Le couper ?

Elle me répond que c'est normal. Sans ajouter de commentaire qui m'aurait été d'une grande utilité. La réponse est venue, plus tard, de la cour de récréation. Au fil des ans, je crois me souvenir que ma mère apporte peu de réponses à mes questions. Les échanges profonds s'évaporent au soleil des ans. J'aime cette mère. Sa proximité. La tendresse de son regard. Son sourire.

Elle inspire la quiétude. La sérénité. C'est une littéraire. Elle lit et écrit comme on respire. Mais ne joue pas. Je crois que nous n'avons jamais joué ensemble.

Mes premiers pas

L'une des conséquences de cette situation est mon appréhension d'autrui. Les hommes, bien sûr. Les femmes également. Bien que je me sente plus en sécurité en compagnie de femmes. Je n'ai pas de petite amie très tôt. Crainte de se toucher. Peur des relations sexuelles. Dévalorisé. De nombreuses filles de mon entourage me disent qu'elles me trouvent distant.

Agé de vingt et un ans, je fais mes premiers pas. Je réduis les distances. Doucement. Lentement. Maladroitement. Je n'ose pas dire ce que je pense. Je ne communique pas mes sentiments. Un nuage de peurs et de craintes recouvre les mots de la sexualité. Dès l'âge de dix-huit ans, je suis attiré par les filles. Mais je trouve la sexualité violente. Peut-être l'ombre du péché. Peut-être les traces du viol sur les plis de mes lèvres. L'heure n'est pas encore venue de la sensualité. Elle s'approchera beaucoup plus tard. Avec l'âge.

Evènement 3

L'invisible

Double vision

Un autre évènement reste dessiné sur le décor de mon enfance. Juste après cette agression. Agé de onze ans. Une réaction physique étonnante. Surprenante. Un matin, en me levant, je suis pris de vertiges. De Malaises. Maux de tête. Fièvre. Puis, phénomène étrange. Les yeux ne répondent plus aux commandes habituelles. Un léger strabisme convergent se pointe. Et lentement s'affirme. Je louche d'un œil. L'œil gauche. Qui veut regarder tout le temps mon nez. Sur mon nez il n'y a pourtant rien à découvrir de nouveau. « Mon nez ? C'est un roc ! ... c'est un pic ! ... c'est un cap ! Que dis-je, c'est un cap ? ... C'est une péninsule ! ».

Je vois tout en double. Impossible de lire. Ça me fait mal. Imagine. Essaye. Difficile de voir une image double en continu. On s'en amuse quelques secondes. Mais, là, c'est permanent.

L'œil gauche, c'est mon œil dominant. Nous avons toujours un œil qui domine l'autre. L'œil dominant est, pour moi, celui de gauche et c'est lui qui refuse de voir normalement.

Mes parents s'inquiètent de cet œil qui ne reste pas droit dans son orbite. A partir de ce moment, mon itinéraire emprunte la voie de la médecine. Spécialistes locaux. Jusqu'à l'hôpital de la Salpêtrière, à Paris. Le chemin de l'école n'est plus à l'ordre du jour. Je me sens à l'abri du danger extérieur. Loin de mon agresseur. Mais je souffre de la vue. Peu à peu, l'œil droit donne des signes de faiblesse. Il fatigue. Il râle. Soupire...

La Salpêtrière, Paris

Examens de la vue. Radios. Prises de sang. Tension... se succèdent. Sans succès. L'œil droit faiblit. Le diagnostic médical est alarmant sur cet œil qui en a sans doute assez de faire double travail. On le comprend. Mets-toi à sa place. Les nuages s'assombrissent.

Le médecin de l'hôpital parisien propose alors à mes parents de me trépaner. De plonger leurs appareils et leurs doigts dans mon cerveau d'enfant. Apercevoir ma vie intérieure. Mes yeux. Mes rêves. Mon imaginaire. A partir de là, les événements prennent une autre tournure. Je m'y oppose. Fermement. Peut-être la première position catégorique que j'ose afficher devant mes parents. Peut-être qu'inconsciemment je me doute de la cause de ce blocage de la vue. Je ne veux plus voir ? Mais quoi donc ? Ma vie de famille ? L'école ? Le sexe ?

A l'époque, la psychologie s'exerce en territoire limité. Elle naît pourtant vers 1550 avant JC. Mais rien à voir avec son apogée au XXI^e siècle.

Retour à domicile

Mon père et ma mère ne souhaitent pas non plus l'opération. Je suis soulagé. La Médecine avoue son impuissance à ce stade. Il faut observer l'évolution de la vision. Revenez pour d'autres examens dans un mois.

Je rentre à la maison. Ecole impossible. Je souffre en forçant ma vue. Parfois je ferme les yeux. Comme un aveugle. Je m'interroge. Pourquoi ne peut-on voir ou ne veut-on voir l'invisible ?

Je porte une paire de lunettes. Un cache dissimule l'œil en balade. Ma sœur aînée Marie-Jeanne me donne des cours une ou deux fois par semaine. Pour ne pas perdre le niveau scolaire.

J'ai mal et je m'ennuie. Mon œil valide donne des signes de faiblesse. J'ai peur de perdre la vue. Les copains d'école me manquent. Le printemps arrive. Solitude.

Pèlerinage

Vers le mois de mars 1959, mes parents décident d'effectuer un pèlerinage à Lourdes. Ce n'est pas la première fois. Ils sont habitués à ce type de voyage annuel. Mais la situation de leur fils, entre autres, les préoccupe. Ils en parlent à leur entourage. Même au sein du milieu professionnel pour mon Père.

La suite est étrange. Et m'échappe.

Ils partent donc à Lourdes. Je reste à Hardricourt avec ma sœur aînée. Les jours coulent comme une rivière serpente au milieu de la campagne. Ma sœur suit le rythme scolaire. Scrupuleusement. Mais je m'ennuie. Loin de mes copains de classe. Souffrant des yeux. Je ne prends plus de médicaments. Inutile. Je ferme souvent mon œil droit valide afin de le reposer. De ne plus souffrir. Noir total. Mon esprit s'évade alors. Vers d'autres horizons. Vers des terres inconnues. Loin de notre contrée. Vers une autre planète. Sur un territoire entouré de barbelés en sucre. De framboisiers d'amour. De glaces à la fraise sur les marronniers en fleurs.

De flocons de neige se posent en silence sur le village endormi. Et recouvrent les rues grises d'un drap blanc. Immaculé. Lumineux. Le soleil se maquille sur les ondulations de la mer. Les embruns caressent mon visage. Eclaboussent mes lèvres. Je souffle sur les vagues.

Une chose étrange se produit alors. Le matin où mes parents montent dans le train du retour de Lourdes. Ce matin-là, ma vue se redresse lentement. Je sens l'œil gauche reprendre sa place. En une journée. La souffrance s'estompe. Les yeux reprennent leur équilibre. Retrouvent leur pleine puissance. Je n'ose pas encore ôter le cache de l'œil gauche. On ne sait jamais.

Le lendemain matin, je le retire. J'ôte mes lunettes. Je suis guéri. D'abord, je ne fais pas le lien avec Lourdes. Encore moins avec mon incident précédent. Mystère. Miracle ?

De retour chez nous, mes parents sont heureux. Soulagés. Mon père en parle autour de lui. Dans sa famille et son milieu professionnel. Modestement. Sans excès. Sans éclat. Trois jours après, un examen médical indiquera que mes yeux ont retrouvé leur pleine puissance. Une vue à 10/10. Je range mes lunettes. Jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans.

Croire à l'invisible

Le hasard ? Il n'existe pas. C'est un mot sans doute inventé pour éviter de prononcer le nom de Dieu. Ou d'un ange gardien. Les psychologues pensent que cette subite guérison n'est qu'une simple réaction à la démarche qu'ont effectuée mes parents. L'intérêt qu'ils ont porté à ma situation. Peut-être. Mais la psychologie atteint vite ses limites. En ce qui me concerne, je penche davantage pour une intervention divine. Je crois en l'invisible. Je crois à ces petits miracles du quotidien. Qui passent souvent inaperçus à nos yeux égarés ailleurs. Et Marie représente pour moi quelqu'un de très proche.

La main de l'ange

C'est une croyance. Qui ne se discute pas. Résultat de mon cheminement. De mon expérience. Je crois à l'existence des anges gardiens. On les retrouve dans les trois grandes religions monothéistes. Et des êtres similaires figurent dans d'autres religions comme celles d'Orient. En Inde leurs traces existent depuis mille ans avant notre ère. Ils apparaissent comme un groupe d'êtres spirituels vivant auprès de Dieu. Leur mission est de servir d'intermédiaire entre l'invisible et le visible.



Photo Olivier Sébart, en camp Scout

Je sollicite souvent mon ange gardien. Je l'imagine un peu comme un personnage féminin. Qui se trouve à mes côtés lorsque j'ai besoin de sa compagnie ou d'une intervention. De nombreuses fois, des obstacles se sont levés sur mon chemin.

Un jour, je perds mon alliance. Inspecte tous les coins de l'appartement. Dans la voiture. Sans succès. Je me tourne vers mon ange en lui demandant s'il pouvait faire quelque chose. Prier. Car les anges prient. Ou me pousser dans la bonne direction. Deux jours après je la retrouve dans la poussière du garage. Sans doute tombée en manipulant de lourds cartons. Je ne crois pas au hasard. Je crois aux liens invisibles. Ceux qui relient notre âme à toute l'humanité terrestre et aux êtres spirituels.

Deux femmes

Sur le chemin de ma croyance, j'ai rencontré deux femmes.

Marie

Simple. A côté de son fils. Rôle discret mais important.
Que je sollicite souvent. A qui je m'adresse au quotidien.
Je la sens proche. Et considère qu'elle a joué un rôle important
dans la guérison de ma vue.



Lettre à Marie

(Extrait. In Notes poétiques à la terrasse d'un café. 2002. de Guy Dieppedalle)

Marie

*J'ai imaginé pénétrer dans l'atelier de Joseph.
Ton compagnon.
Respirer l'odeur du bois, sentir un meuble ciré.
De ce charpentier, serrer la rude main.
Lire, dans ses yeux sages, des phrases de bon sens.
Apprendre à sourire des aléas de l'existence.
Partager le pain.
Partager le vin.
Me tourner vers toi.
Observer ce regard de Mère, entendre la magie de ta voix.
Effleurer ces doigts que Jésus a embrassés.
Découvrir la teinte de tes yeux, la couleur de ta peau.
M'approcher de tes amis, m'imprégner de ton bonheur.
Mesurer ce qui est simple et beau.
Ecouter tes paroles, recueillir tes conseils, suivre ta sagesse.
Entendre parler ta douceur.
Goûter le parfum de ta tendresse.
Savoir qui tu es.
Une femme dans sa pure simplicité,
Abordable sans doute.
Star de tous les jours.
Femme dans l'obscur clarté du quotidien.
Personnage clé de l'histoire de l'humanité.*

Thérèse de Lisieux

Je me sens une affinité avec elle. Peut-être par le fait qu'elle soit auteure, metteuse en scène et comédienne. Par l'activité théâtrale, elle a réussi à faire passer un message à l'intérieur de son couvent. Une prière sous une forme théâtrale. A travers une œuvre artistique, collective et humaine. Dans une de ses pièces de théâtre, elle parle de la mort comme d'un simple passage. Elle est l'une des trois femmes nommées Docteur de l'Eglise.

L'âme

Je crois à une vie après la mort. Vie sous une autre forme. Je crois, comme Thérèse, que la mort est un simple passage. Mais passage difficile pour nous. Pas évident de quitter ses proches. Son environnement. Et de partir vers une autre aventure.

J'ai imaginé ce texte en 2013.

L'âme et le corps

Les projecteurs de son théâtre se sont éteints. Son rôle se termine là. Ce soir. L'âme a déposé son corps dans les coulisses de l'existence. Dans la loge des artistes. Corps allongé. Dépouillé. Comme un costume de scène dont le comédien se débarrasse. L'âme quitte son personnage, son rôle. Elle passe de la lumière virtuelle de scène à la lumière réelle. De l'ombre à la lumière. Elle traverse les obstacles et les murs. Puis elle descend maintenant dans la salle. Au milieu de tous ces spectateurs de l'invisible. Ces parents, amis ou anonymes disparus de nos vies qui accompagnent nos représentations quotidiennes. Plus tard, à la toute fin de nos représentations, après les applaudissements, les standing ovations, l'âme partira, par la sortie du public, comme tout le monde. Elle franchira la porte du Grand théâtre. Et, dehors, dans ses yeux émerveillés, découvrira l'espace de l'Eternité.

Evènement 4

Scout

Vie collective et amitié

Mes parents ressentent mes difficultés. Ma solitude d'enfant. Peut-être un repli sur moi-même. Ou un comportement différent. Ils me proposent le scoutisme. Changement de décor. Changement de rôle. Bien sûr je reste dans le giron de la pensée familiale et de la philosophie du catholicisme traditionnel.

A l'âge de douze ans, s'ouvrent alors, pour moi, des horizons inespérés. Je découvre la vie collective. L'amitié. La montagne. Le soleil du sud. La pratique chrétienne épurée de tout son falbala. La messe du dimanche va à l'essentiel. Le prêtre apporte un morceau de pain. Du vin. Et on partage le pain et le vin, autour de la table. Je bois du vin. Du vrai. On prie la main dans la main. On chante au rythme des cordes d'une guitare. J'ai le cœur qui vibre. Communie avec les autres. Ressent le moment présent comme l'oiseau migrateur se laisse porter par le vent du nord.

J'ai l'impression de vivre le nouveau testament en direct. Ça fait du bien. Je respire. Je m'exprime. Je parle. Suis écouté. Me sens en confiance.

L'un des Scouts devient mon ami : Olivier Sébart. Nous partagerons de nombreux évènements de notre jeunesse ensemble. La vie nous éloignera à certaines périodes. Mais nos liens d'amitié perdurent encore, soixante ans après.

Quelques années plus tard, le scoutisme me pousse à tenter un rôle que je ne m'imaginai pas.

En 1969, je ne suis plus Scout. Agé de vingt-deux ans. Olivier, plus jeune, est nommé responsable des Scouts de Meulan. Il vient me chercher pour effectuer un voyage avec deux autres chefs scouts. Il s'agit de préparer un camp en Ecosse, l'année d'après, avec la troupe de Meulan. Opération effectuée dans le cadre du jumelage de Meulan avec la ville de Kilsyth, entre Glasgow et Edimbourg. Premier voyage à quatre en 2CV Citroën.

La seconde expédition, l'année suivante, se déroulera au moyen d'un ancien bus de la RATP et avec une quinzaine de jeunes scouts.

Ma tâche est d'assurer la gestion des stocks de nourriture et de couvrir les deux voyages sur le plan journalistique avec Paris Normandie. J'avais fait un job d'été au Courrier de Mantes en tant que correspondant local. Et me voilà journaliste pigiste. Le temps d'un voyage. Olivier fournit les photos. Ma passion pour l'écriture se renforce. Comme une reconnaissance. Une valorisation de mes talents d'écriture. J'adore. J'aimerais bien en faire mon métier.



Camp scout Kilsyth Ecosse. 1969. Guy à gauche.

Flamme

Un jour, âgé d'environ douze ans, j'écris ce texte. Flamme. J'en parle à notre aumônier scout, curé de la paroisse. Qui le publie dans Les Echos de Meulan-Hardricourt. Tirage 5000 exemplaires. Mon père me félicite. On m'encourage. La voie de l'écriture me tend les bras.

J'écris ensuite quelques comptes rendus de camps ou week-ends scouts qui paraissent dans les Echos de Meulan.

A l'école, j'aime écrire. D'autres textes ont dû voir le jour sous la plume de mon enfance. Mais Flamme est celui dont je me souviens bien comme une étape dans mon cheminement par l'écriture. Une forme de reconnaissance. Un départ, peut-être, vers la résilience. Ce texte a été légèrement amélioré pour figurer dans Notes poétiques à la terrasse d'un café.

Flamme

*Église. Vieilles pierres. Usées.
Voûte silencieuse. Chapelle romane.
Une lueur rouge vacille. Tangué.
Au gré des courants d'air.
Apparaît. Disparaît.
Appel au secours. Lueur d'espoir.
Dans le silence des ténèbres.
Chaleur humaine. Divine.
Reflets sur la froideur des murs de pierres.
Fascination, attirance.*

*Le regard se fixe machinalement. Vers ce mouvement.
L'immobile vacille. Acrobate sur les tréteaux de la nuit.
Magicienne de la méditation.*

*Son corps dompte le tempo. Musique des courants d'air.
Jongle avec les reflets de son ombre.
Suggère un souffle de vie. Dessine une touche de couleurs.
Sur les murs noircis d'haleine humaine.
Danseuse aux pieds nus.
Son ombre se love sur les piliers.
Se cambre. Se trémousse.
Se faufile sous les voûtes.
Valse. Tango. Paso doble. Rock endiablé.
Entraîneuse de l'amour. Funambule du désir.
Elle rougit de plaisir. Ondule de bonheur.
Dame de cœur au centre de la nef.
Dame de pique au cœur du transept.*

*Chorégraphe du silence.
Elle trace des arabesques imaginaires.
L'ombre sensuelle de son corps t'ouvre le bal du mystère.
A la seule fin de t'inviter à croire.
Croire à l'existence de cette invisible éternité.*

L'appel de la montagne

Lors d'un camp scout à Barcelonnette (Alpes de Haute Provence) vers mes quinze ans, je découvre la montagne. La haute montagne. Nous installons notre camp à Bayasse (Fours) dans la vallée de l'Ubaye. Chez l'Abbé Rey, curé de Meulan. Qui a hérité d'un vieux chalet là-haut. Comme des chamois, nous grimpons sur les cols de la Cayolle (2354 m), de Restefond (2680 m), la Bonnette. Sac à dos. Je transpire. J'en chie. Feux de camps. Vie nature. Mais j'adore. La montagne m'inspire. M'élève l'âme. Pointe mon regard vers l'infini. Le ciel. Les étoiles. Soutient ma quête spirituelle. Elévation verticale.

Comme l'océan nous amène à observer une ligne imaginaire. Au-delà de l'horizon. Là où mer et ciel se confondent. Comme le corps et l'âme. Elévation horizontale.

Plusieurs fois, l'abbé Rey nous emmène en camp dans son univers montagnard.

C'est décidé. Plus tard je viendrai là. J'habiterai la montagne. Ce rêve se réalisera en 1971 à Chambéry.



Bayasse. Vallée de l'Ubaye, près de Barcelonnette.

Retour sur le passé

Bien plus tard dans le temps. Un week-end de 2016, Brigitte, ma seconde épouse, me fait une surprise. Elle m'emmène en voiture vers un lieu tenu secret. Nous arrivons à Barcelonnette et empruntons la route de Fours. Le village est intact. Inchangé depuis cinquante ans. L'épicerie d'autrefois tenue par un jeune couple d'italiens, Mr et Mme Arnaud, s'est mue en petit hôtel restaurant. A tout hasard j'entre dans l'hôtel. Un homme d'une cinquantaine d'années m'accueille. J'explique mon pèlerinage. Il me dit : Je vais chercher ma mère. Elle sert en salle.

Et je vois arriver l'épicière de mon enfance. Mme Arnaud. Tout de noir vêtue. Le visage a subi les coups de vents de l'âge. Mais le regard perçant reste le même. Elle m'offre un café. Nous échangeons sur les personnages locaux de mes séjours dans la région. Dont l'Abbé Rey, que j'estimais beaucoup. Devenu curé de ce village à sa retraite. Et décédé dans cet endroit qu'il adorait. Nous nous quittons. Heureux de ce retour inattendu. Beau cadeau de Brigitte.

Evènement 5

Lente dérive



Années collège

Revenons en 1959.

Auprès de mes parents, j'avais exprimé le souhait d'aller avec mes copains d'école au collège de Meulan à 3 km. Mes parents s'y opposent et m'inscrivent au collège à St Germain en Laye. A 25 km de chez moi. Collège St Erembert. Tenu par des Pères Oratoriens et des laïcs. Aujourd'hui un enseignement ouvert à la culture, notamment au théâtre. Mon père et ma mère veulent me donner une éducation chrétienne et un enseignement sérieux.

En septembre 1959 je me retrouve demi-pensionnaire à l'école primaire de Saint-Erembert. Je redouble mon CM2. La Direction de cet établissement, m'impose le redoublement. Standing oblige !

L'établissement scolaire est loin. Chaque matin je me lève à 6h00. Pars à 6h45 et descend la côte pour attraper le car Citroën de 7h00. Une heure de voyage vers St Germain.

Les trajets aller-retour me sont interminables. Les jours de marchés, l'incertitude règne sur les places assises. Le car a parfois du retard. Impossible de travailler durant les trajets. Réaliser l'intégralité de mes devoirs du soir devient une œuvre d'équilibriste.

La Sixième, année difficile sur le plan psychologique. Je me trouve avec des plus jeunes étudiants. Vis-à-vis de certains élèves, j'ai un à deux ans de plus qu'eux. Suis grand. Trop grand. Comme grandit mon sentiment d'échec.

Je maintiens cependant un certain niveau de notes raisonnables. Surtout en français. Une matière que j'aime. J'excelle en rédaction. Je me fais des copains. Mais impossible de les inviter à Hardricourt. Trop loin pour eux. Je reçois des invitations. Mes parents ne veulent pas m'y conduire.

Mon père n'est pas disponible. Ma mère ne m'aide pas dans mes devoirs. En plus, je suis distrait. Comme un oiseau, le rêve m'élève de la réalité. Mes profs sont inquiets. Sauf mon nouveau prof de Français. Il entre en classe avec un vieux pull, des godasses de marche. Son charisme me séduit. Je bois ses paroles. Quand il parle de Rimbaud, je vois Rimbaud, l'entends. Je l'accompagne sur les chemins de la poésie. Découvre Ma bohème.

Mais une diminution de mes notes s'amorce en classe de cinquième.

Mon père essaie de comprendre ce qui se passe. M'impose d'aller jusqu'au bac. De maîtriser l'anglais. Deux éléments incontournables d'une vie professionnelle décente.

Il a totalement raison. Mais je suis ailleurs. Durant les vacances scolaires, je pars en séjour en Grande Bretagne.

Mes parents mettent le paquet sur l'anglais. Puis ils m'ordonnent des résultats excellents. Mais sans contrepartie.

Je rêve, sans le nommer, d'un contrat synallagmatique, c'est-à-dire une convention par laquelle les parties s'obligent réciproquement l'une envers l'autre.

Mon père me compare à mon frère François qui, lui, a réussi. Il exige. Gronde. Me dévalorise.

Mon handicap : je n'ai personne à qui parler. Je n'ai pas tissé de liens de proximité avec mes frères et sœurs au point de me confier. Je ne vais pas bien. Moi-même je ne sais pas ce qui ne va pas. La raison n'a aucune prise sur mon esprit. Comme une abeille derrière une vitre. Veut sortir. Cogne au carreau. Mais ne comprends pas, ne voit pas ce qui la gêne. Un mal-être s'installe peu à peu en moi. Rêveries. Cauchemars.

Un cinéma s'ouvre à Meulan dans les années 1960. J'aime y aller. Un film me marque en 1965. Pierrot le fou, un film de Godard. La comédienne Anna Karina dit : - *Qu'est-ce que j'peux faire ? J'sais pas quoi faire !* Je me reconnais.

Résilience

En y réfléchissant, de nombreuses années plus tard, je m'interroge. Sur le négatif et le positif de cette période. L'éloignement de l'ambiance Meulanaise a certainement été très bénéfique pour moi sur le long terme. Le collège local n'était pas le meilleur site pour m'éloigner de mes peurs. Main invisible ?

Sur le court et moyen terme, il en va tout autrement. La position éducative rigide et dévalorisante de mon père à mon égard, la peur nocturne à domicile, un trajet quotidien trop long, un cursus scolaire chaotique en chute libre me placent en situation d'échec. Mais, aujourd'hui, je rejette ce mot. Ce que l'on nomme échec n'est en fait qu'une étape, une pause, destinée à faire le point sur le parcours. Le chemin à emprunter. Etudier d'autres moyens à utiliser. A rebondir vers l'objectif. D'autres formes de valorisation à trouver. Je prends le sentier de la résilience.

Comédien en récréation

1959. Un jour de mes douze ans, mon frère aîné Jacques, m'invite au théâtre. Il joue une pièce de Feydeau. Théâtre amateur de Meulan. Je le découvre. Comédien. Drôle. Brillant. Il joue le rôle d'un amant. Dans une histoire de placard et de portes qui claquent. Génial. J'ai envie d'être comme lui. Plus tard. Changer de personnage. Entrer dans la peau de quelqu'un d'autre. Et être applaudi par le public et mes parents. Surtout par eux.

1960. De Gaulle dirige la France. Il fait des gaffes. Un imitateur le pastiche très bien : Henri Tisot. J'adore le voir à la télé. Peu à peu, j'arrive à l'imiter. Apparemment fort bien. Mes débuts sur la scène voient le jour au collège. Un coin de la cour de récréation. Les élèves me demandent une imitation de De Gaulle. Ils sont une vingtaine, parfois une trentaine, à venir m'écouter. Souvent un surveillant ou un prof se joignent discrètement au groupe.

Et se mêlent aux rires. Mon exigence est de proposer chaque fois des textes différents afin d'améliorer le spectacle. Dès que Henri Tisot apparaît dans une émission, je l'observe attentivement. Je travaille les intonations. Les mimiques. La gestuelle. Les respirations. Les silences. Une amélioration se fait sentir dans mes imitations. Et qui plus est, mon père rit de ce type d'humour.

Autant papa adore De Gaulle le résistant. Autant son rôle de Président ne le satisfait pas. Il préfère, par la suite, Giscard d'Estaing, ancien inspecteur des finances. La France doit être gérée comme une entreprise.

En classe, mes notes scolaires, à part le français, ne brillent pas. Je dois briller autrement. Dans la cour. Il faut absolument que je me distingue en positif. Que je mette en valeur mes talents. Ailleurs que derrière un banc de classe ou devant mon père. Je travaille sérieusement à mes interventions scéniques. J'écris des sketches. Des imitations. De faux interviews. A la maison, je les répète. D'auteur, je deviens comédien.

Et dans la cour, devant mes copains de collège, le succès l'emporte. Mon père, à la maison, se laisse aller à rire lui aussi.

Ce que je retire de cette période.

Le scoutisme a été une période marquante pour ce qui me concerne. Je suis sorti de l'enfance. Du cadre parental et familial. De la vie de château. Une ouverture à l'autre. Une vie d'équipe. Un mélange social. Certains scouts vivent dans des conditions difficiles sur le plan familial. Le scoutisme m'a propulsé au contact de la nature. Dormir sous la tente. Utiliser l'essentiel en matière d'équipements. Manger sur une table à feu, au-dessus d'une flambée. Chanter à la veillée. Fermer les yeux en écoutant quelques doigts danser sur les cordes d'une guitare. Vivre avec l'indispensable. Laisser de côté le superflu. Mettre notre vie dans un sac à dos. Et partir. En randonnée. Emporter ma vie. Peut-être dessiner un rapprochement entre nature et spiritualité. Elever mon âme au contact des arbres, des animaux. Ecouter le vent. Observer les étoiles. Se diriger sur les routes en compagnie du soleil. Le dépassement de soi en randonnée.

Quant aux années Collège, en parallèle, c'est l'humour qui s'est installé. Un humour qui permet de contourner les obstacles. Qui apporte un temps de pause sur la scène de notre quotidien. L'importance du rire. De développer mes talents de comédien en herbe.

Le séminaire

1964. A l'approche du passage au lycée, je fais savoir à mon père que je veux entrer au séminaire. Sans passer le bac. Temps de réflexion. Tester ma foi. Une envie d'être prêtre. Peut-être aussi un désir d'éloignement par rapport au milieu familial qui me perturbe. Pensionnaire. Sentier exigeant vers une retraite spirituelle. Un refuge face à la violence environnementale et au poids de la famille. Une démarche face à laquelle mes parents ne peuvent s'opposer. Un approfondissement de mon attrait pour le silence. La prière. Le recul par rapport aux événements.

Montmagny, au nord de Paris, un an. Un séminaire de vocations tardives. Peuplé de personnes adultes qui s'orientent vers la prêtrise ou les missions à l'étranger. Puis une seconde année au Grand séminaire de Versailles. J'y côtoie la tolérance entre jeunes. Le respect mutuel. Les repas sans parole en écoutant un texte. Le silence qui valorise les mots. Havre de paix.

Enseignement théologique et philosophique. Intervention de certains Jésuites. Des prêtres et intellectuels brillants. Qui abordent, sans far, les questions que se pose la société. Les Jésuites que je côtoie alors gardent un esprit critique par rapport à l'évolution de l'Eglise. J'apprécie.

A cette époque, le Pape Jean XXIII met en route le Concile Vatican II. Octobre 1962. Un concile qui s'étalera sur trois années. L'Eglise s'ouvre enfin sur le monde et sur les autres religions. Simplification des rites. Le français remplace le latin. Participation des fidèles aux offices. La messe face au public. Fini la soutane. Mais de nombreux catholiques se fossilisent dans une position conservatrice.

De ce passage de deux années au séminaire j'en tire de nombreux bénéfices.

Tout d'abord un recul et une réflexion que ni mes parents ni les années collèges ne pouvaient m'apporter. Un sens critique. Je bénéficie du soutien et de l'accompagnement d'un prêtre conseiller.

On appelle cela un peu pompeusement un Directeur de conscience. En fait un coach. Il se nomme le Père Racine. Son véritable nom est Mangiaracina. Sa famille est d'origine italienne. Il possède le style de certains hommes italiens. Sourire. Contact aisé. Chaleureux. Un prêtre jeune et dynamique. Un peu comédien sur les bords. On rit ensemble. On caricature le séminaire. J'aime. Il m'aide à progresser dans ma quête spirituelle.

La foi de mes parents, le scoutisme, le passage par le séminaire et peut-être mon père spirituel au séminaire, le Père Racine, me permettent, avec mon attirance pour la personne de Marie, de garder le cap de la foi chrétienne. Aujourd'hui, je suis croyant. Je prie. Je crois en Dieu. La Bible me parle. Même si certains de ses textes ont été sélectionnés et quelque peu améliorés par l'intervention humaine. Le Nouveau Testament m'interpelle. Car ce Jésus délivre un message d'amour et de paix entre les hommes. Message que peu d'êtres humains ont capté encore aujourd'hui. Certains pays avancent. Mais il reste un grand chemin à effectuer pour que l'humanité rencontre l'amour. Valorise les animaux. Protège la nature. Et construis la paix.

Evènement 6

Scène

Tu ne tueras pas ?

Je quitte le séminaire en 1966. Et pars effectuer mon service militaire. Dix-huit mois de recul. Dans un milieu violent. Période militaire qui va me faire réfléchir. A la question du maniement des armes. De la vente d'armes françaises à d'autres pays. A la guerre. A la paix dans le monde. Et à la paix que je peux ou non donner autour de moi. A mon petit niveau.

A-t-on le droit de tuer un homme, une femme, un enfant ?

En temps de guerre ?

Que dit la religion catholique à ce propos ? Que disent les trois religions du Livre : Islam, Judaïsme, Christianisme sur les armes et la guerre ? Que dit la Bible ?

La doctrine de ces institutions repose sur les textes de l'Ancien Testament. Toutes ces religions prônent la règle des Dix commandements. Mais le numéro Six « Tu ne tueras point », message de paix, n'est pas du tout appliqué. Sans doute oublié. Gommé. Effacé.

Les responsables de ces religions ne s'élèvent pas fermement contre la guerre. Contre les dirigeants qui déclenchent les guerres. Contre la vente d'armes. Je considère que l'être humain doit rester un temple. Un être qui tient une part de divin.

L'homme semble avoir perdu le sens du sacré.

L'humour à l'armée

1966. Obligation d'un service militaire de 18 mois. Mon sentiment antimilitariste ne va pas jusqu'à demander un statut d'objecteur de conscience. Je débarque sur la base aérienne de Villacoublay. Pour 3 mois. Période que l'on nomme « Les Classes » : Un apprentissage des règles militaires de base. Je me retrouve en chambrée d'une dizaine de jeunes de moins de vingt ans. Le Lieutenant Legrand, qui nous dirige, demande des volontaires pour aider certains appelés à apprendre à lire, le soir après les manœuvres. Je suis partant. L'armée nous fournit quelques livres. Nous accompagnons quelques camarades dans le maniement des livres. Ceux qui ne maîtrisent pas totalement la lecture. Ils sont illettrés. Peu scolarisés, ils doivent réapprendre les connaissances de base. D'autres, plus rares, sont analphabètes. Ils n'ont jamais connu l'école. J'accompagne Paul, un enfant de paysan. Illettré. Mais érudit en sciences de la nature. Je lui apprends peu de choses en français. Je l'écoute. Il me parle du langage des arbres.

Après le repas du soir, nous restons dans la chambrée. Le bruit court vite que j'imité notre supérieur hiérarchique. Alors, peu à peu s'instaure le quart d'heure de rire. Au Menu : le Lieutenant Legrand aux prises avec l'actualité du jour. Un mauvais maniement d'armes qui transperce la vitre d'un véhicule militaire en stationnement. Un soldat qui n'arrive pas à rattraper les autres en marchant au pas. Un chat qui traverse les rangs. Un avion à réaction qui parasite la portée des ordres du Lieutenant. Un gravier qui se glisse dans une chaussure. Un éclair sous la pluie d'orage...

Un soir, mes collègues me demandent, comme d'habitude, d'illustrer l'actualité de la journée. Je commence. J'imité mon Lieutenant.

- Han ! Deux ! Han Deux ! ... Qu'avez-vous soldat Bergougnasse ? ... Quoi ? Un caillou dans la chaussure ? Et pourquoi pas un canard sauvage, hein ? Vous vous foutez de moi !

Mais au bout de trois minutes, les rires cessent. Les visages des spectateurs se figent. Statiques. Comme pétrifiés. Congelés. Ils ne me regardent pas. Ils regardent derrière moi. Je me retourne. Il est là. M'observe. Le Lieutenant Legrand. Je me mets au Garde à vous. Mains le long du corps.

- Mon Lieutenant !
- 2° classe Dieppedalle.
- Oui Mon Lieutenant. (Je transpire)
Quelques secondes s'écoulent. Pour moi une éternité.
- Samedi j'organise un repas spécial au Mess des Officiers avec le Général commandant la base aérienne. Etes-vous prêt à présenter votre imitation devant le Général et les officiers au moment du café ?

Surpris. J'écarte les yeux. Je réalise. Je respire. Je souffle. Je réponds oui sans hésiter.

- C'est noté !

Legrand fait demi-tour et sort.

Mes copains de chambrée applaudissent. Il me reste 48 heures pour écrire et répéter.

Une éthique

Une épreuve du feu. Mon éthique, je la forge à partir de ce jour-là. Je l'ai testée avec mes parents. Provoquer le rire. Oui. Mais pas au détriment d'autrui. Ni de l'institution, ni de la personne dont j'endosse le caractère. Un fil délicat. Comme le funambule sur sa corde. Rire et respecter. Ecrire avec doigté. Imiter sans dévaloriser. Il est facile de dénigrer l'adversaire. D'emprunter un personnage. Le mimer. Voler son caractère. Le défoncer sans contradicteur. Il est plus exigeant de s'autocritiquer. Ouvrir ses tripes au public. Tomber le masque. Utiliser ses propres défauts pour partager le rire avec son entourage. Pas facile de marcher sur les traces d'un Charlie Chaplin.

Buster Keaton disait : « C'est dans le contraste que réside le comique ». Exemple : un thème ridicule présenté de façon sérieuse.

C'est à ce moment-là que je mesure le tournant de ma carrière d'artiste amateur. La représentation devant les officiers se déroule très bien. Ovation. Le Lieutenant est enchanté. Il a lui aussi réussi à bien clôturer un repas important chargé d'officiers. Largesse d'esprit pour un gradé. Il en sort valorisé. Moi aussi. On m'offre un café. Je suis le plus heureux des hommes.

Raymond Devos disait : « L'humour est une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter ».

Théâtre. Armée. Angoulême

Muté à l'infirmerie de la base de Caen, je postule à un stage de formation d'animateurs. Angoulême. Durée deux mois.

En 1965, sur les recommandations de la commission armées-jeunesse – l'armée ouvre un centre de formation d'animateurs destinés à coordonner, dans les casernes et les bases aériennes, les activités de loisirs des Appelés. Notamment les bibliothèques assez bien fréquentées après les activités militaires de la journée. A cette époque, le service militaire a mauvaise presse. Une partie de la jeunesse le rejette et tente d'y échapper. Le statut d'objecteur de conscience a le vent en poupe.

Le Gouvernement veut changer les mentalités et les rapports entre les hommes, pendant cette période militaire. On approche de Mai 1968.

Les bases de travail du comédien, je les apprends donc dans une caserne. Un centre interarmées de formation d'animateurs, à Angoulême. Pendant mon service militaire. En 1967. Sous les ordres du Colonel Marmara.

Un homme d'un charisme extraordinaire. Humain. Militaire défendant la culture au sein de l'armée. Etonnant.

Au départ, proposer du théâtre dans un cadre militaire, je trouve ça incongru. J'en suis enchanté. Stage managé par des professionnels civils, j'y apprends le travail d'équipe autour de projets : reportage extérieur à la caserne. Construction d'une pièce de théâtre. Expression orale. Expression corporelle.

Une expérience exceptionnelle qui reste gravée dans ma mémoire et me servira par la suite.

Je l'ai vu. Le service militaire, tel que je l'ai vécu, dévalorise les êtres humains. Les infantilise. Met en valeur leurs pulsions de mort. Et, cerise sur le gâteau, l'armée ne rémunère pas du tout le travail de ses militaires appelés. L'Etat nous nourrit et nous loge. C'est tout. Une honte nationale. Fondamentalement je suis antimilitariste. Contre la violence. Contre la haine. Contre l'embrigadement. La stupidité humaine élevée à un haut niveau. Mon caractère est marqué par l'indépendance. La liberté de pensée.

Mais je trouve un courant d'air chaud dans cette ambiance militaire glaciale. Ce stage de théâtre, passionnant, me redonne confiance en moi-même.

Mai 68 passe par là. « Faites l'amour pas la guerre ! ». La loi du 10 juin 1971 réduit la durée du service militaire de 18 mois à 12 mois. Le Cifa ferme ses portes à cette époque. La fin du service militaire est effective en 2001. Mais certains hommes politiques en ont la nostalgie. Pas moi.

Chute fatale au festival



Au Théâtre Amateur Meulanais. Vers 1967

Les portes de l'Armée se referment. Agé de vingt ans, le théâtre m'attire. Le week-end, je rejoins le Théâtre Amateur Meulanais. Troupe dont mon frère Jacques a fait partie. Le metteur en scène m'engage dans une pièce de boulevard. Dont j'ignore le nom aujourd'hui. Répétitions. Puis nous sommes sélectionnés au festival de théâtre amateur de Sens. Nous devons jouer un extrait de quinze minutes. La scène se déroule dans la salle de séjour d'une maison. Un beau matin d'été. Je rentre du marché un peu plus tôt que prévu chez moi. Et trouve ma femme avec un homme que je ne connais pas.

De style classique. A l'Italienne. Au plafond décoré de dorures. Le théâtre de Sens me transporte en rêveries par sa beauté. Une armée de projecteurs sur le grill. Chaque compagnie présente un extrait. Les scènes s'enchaînent comme le métro parisien aux heures de pointes.

Notre metteur en scène nous coache. Il faudra un jeu puissant. Profond. Parler haut et distinctement. Rester naturel. Un handicap : la Froideur du public à la fin de la pièce précédente. Et l'heure de la digestion. Que faire contre le ronronnement d'un estomac bien rempli ?

Mes partenaires s'installent sur scène. Se tiennent prêts à s'embrasser comme des amants. Derrière la porte du décor, je me tiens en costume d'été. Pieds nus dans des claquettes. Bermuda. Chemisette à fleurs et lunettes de soleil. D'une main, je tiens mon panier d'osier rond, chargé de fruits et de légumes achetés au marché le matin-même. Qui débordent légèrement. De l'autre main, une rose rouge. Langage d'amour. Il fait chaud dans les coulisses. Je commence à transpirer. Le trac monte d'un cran. Dans la salle, on entend les papillons voler. Silence monacal. Le public doit entendre les palpitations de mon cœur.



*Répétition de la
pièce de théâtre*

C'est à nous !

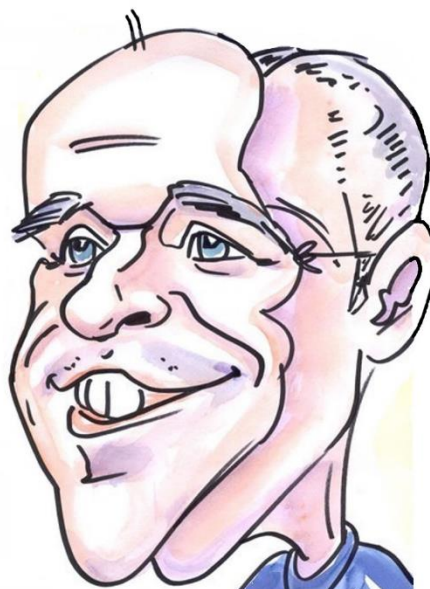
L'organisateur présente notre compagnie. La musique est lancée. Pleins feux sur la scène. J'ouvre la porte du décor. Et entre en scène. La musique s'estompe. Trois mille watts m'éclaboussent de lumières. Les lunettes de soleil diminuent ma vision de l'espace. Où se trouvent mes partenaires ? Je distingue une ombre. J'avance. M'apprête à parler. Lancer ma réplique. Qui doit en principe être assez drôle. Déclencher le rire. Je ne vois pas le bord de la moquette. On ne m'avait pas prévenu de la présence de ce tapis. Mes pieds se prennent dans ce revêtement de sol. Et mon corps s'affale. Le panier rond se met à rouler. Lâchant les tomates, les pommes, les carottes et tout ce que vous pouvez imaginer. Seule la rose rouge s'agrippe à ma main. Sur le sol.

A ce moment-là, le public se réveille. C'est le fou rire et les applaudissements fournis. Qui dureront à chaque réplique, le temps de jouer cet extrait. Nous sommes aux anges. Félicitations de la part des organisateurs.

A l'aise sur scène

Mon expérience de comédien en amateur marque alors une pause. Mais les fondements de l'art théâtral restent dessinés sur mon masque de scène. Je le dépose durant une trentaine d'années. Je sais que je goûterai de nouveau à ce breuvage. Je sens que je suis en capacité de m'exprimer en public. Une aisance. Un naturel. Un regard. Une mimique. Un silence interrogateur. Le public rit de bon cœur. J'aime faire rire. Et je reprends la plume qui, elle, continue son bonhomme de chemin. Suit sa route. Je la serre bien entre mes doigts.

Un jour, autour de 1968, je décide de travailler les mimiques. Grâce au nouveau système Photomaton de photos d'identité peu chères, je m'offre une galerie de portraits. Et je me pose la question : quel est en réalité mon véritable visage ?



Evènement 7

Mai 68

Bac et licence

A l'âge de 20 ans, en 1967, mon départ dans la vie est un bateau dans la tempête. Aucun projet professionnel. Instabilité, manque de confiance en moi. Sans le bac, un jeune n'a plus qu'à aller travailler à l'usine. En août je bosse un mois à Flins, chez Renault. Sortie de chaîne de la Renault 4. Rythme des 3/8. Un peu fou. Cet enfer ne m'intéresse pas.

Mon projet se dessine : passer l'équivalence au bac et une licence. A Paris.

1967. Je me retrouve à la Sorbonne. Dans une branche qui prépare à l'Examen d'Equivalence au Bac. Mes parents financent ma chambre de bonne dans le XV°. Je trouve un job à temps plein, chargé du Courrier des lecteurs aux Editions Fleurus à Paris. Fleurus appartient aujourd'hui au Groupe Le Monde. Très émouvant de répondre aux lettres des enfants. De suivre les parutions de BD Fripounet et Marisette.

Puis j'abandonne Fleurus pour me consacrer aux études plus intensément. Pendant les vacances, je trouve un boulot d'animateur saisonnier en VVF. Plus de doute. Je me sens sur la bonne voie. Dans le sens Anima. Tisser des liens. Valoriser. Apporter un cœur ou une âme autour de moi. Qui soutiendra mes actions futures.

Un autre job se présente, à temps partiel. Hors vacances scolaires. Barman dans un restaurant rue Pasteur. Derrière le comptoir.

Responsable, entre midi et deux heures, de la préparation des vins, des glaces et des cafés.

J'aime beaucoup ce travail de garçon de café. Le contact avec le public. Le côté Brèves de comptoir. La solitude humaine danse avec les regards. Le parfum du café noir apporte un zeste de douceur aux papilles. Le bistrot est un peu comme une scène de théâtre. Les clients viennent y jouer un rôle. Dire leur texte. Observer. Ou s'exprimer en silence. Ma plume adore.

Plusieurs années après, j'écris Bar des déesses. Chanson interprétée par Didier Sonnier. A l'accordéon : Bernard Faure.

1968 Année charnière

Cinq millions de personnes se trouvent sous le seuil de la pauvreté. Les étudiants dégainent en premier. Les ouvriers suivront. Mai 1968. La colère éclate. Mes parents expriment leur inquiétude. Ils ont peur d'une révolution. L'économie est bloquée. Nous débattons. Discutons. Désaccords. Certes, je me positionne contre la violence urbaine. Les voitures qui flambent à Paris. Peu en province. Mais je défends ceux qui travaillent très dur au salaire minimum. Je pratique le slogan Métro-Boulot-Dodo. J'habite à l'époque chez mes parents. Hardricourt est à une heure de train de Paris. Trente minutes de métro s'ajoutent à ce temps de trajet-travail. Trois heures par jour de transport pour gagner le Smic. Mon père me reproche de n'avoir pas été jusqu'au bac. Encore de ma faute. Il me considère comme un communiste.

L'un des slogans de Mai 68 me convient : Faites l'amour, pas la guerre.

Censure de la presse

Face à cette montée de la colère, De Gaulle en rajoute. Il perd pieds. Il n'y a qu'une seule chaîne de télé. La seule émission de chansonniers, La Boîte à sel, a déjà été supprimée en 1960.

Censurée.

Certaines chansons jugées choquantes pour passer sur la radio d'Etat, ne sont pas totalement interdites d'antenne mais ne peuvent pas y passer avant 22h. C'est le cas de *L'amour avec toi* (1966) de Michel Polnareff. Léo Ferré, les Frères Jacques, Jean Ferrat... Certaines chansons comme celle de Brassens (Le Gorille), sont totalement interdites d'antenne à l'Orf (Radios et TV d'Etat). La presse est cadrée. Muselée.

En 1967 les Pink Floyd sortent leur premier disque 45 Tours. La BBC les censure. Heureusement les radios pirates prennent le relais. Notamment Radio Caroline, une radio pirate de langue anglaise qui émet à partir de plusieurs bateaux dans la Mer du Nord, en dehors des eaux territoriales. J'adore la musique des Floyd. C'est pour moi une révélation musicale. Une mélodie qui m'élève, me fait rêver.

Pour moi, l'année 1968 a constitué une année charnière.

Je me situe du côté des pacifistes. Du côté des salariés. Je refuse le fric de mes parents. Je ne veux plus du métro, du boulot et du dodo. Je veux vivre. Mais sans diplôme la ligne d'horizon ne dépasse pas l'entrée du port pour un bateau. Au-delà, la galère est annoncée. C'est ce qui se passe pour moi.

En 1969. Je passe avec succès l'examen d'équivalence au Bac puis, dans la foulée, une licence de Droit et d'Economie du travail à la Sorbonne. Une revanche sur mon passé scolaire. Une revanche face à mes parents. Face à moi-même, une preuve de mes capacités intellectuelles. Un tournant dans mon cursus scolaire et professionnel. Je suis fier de moi. Et partage cette allégresse avec mes parents. Parfois le destin, ou une main cachée, nous fait passer par un détour. Un sentier éloigné. Puis revenir. Dans un tout autre état d'esprit. Enfin, j'arrive au sommet. Ou du moins au col. Reste la redescente.

Quelques saisons comme animateur de villages de vacances en VVF. Galère financière. Je survis un ou deux mois après chaque saison. Mes parents m'aident financièrement. J'accepte leur aide.

La vie parisienne me pèse de plus en plus. Je rêve d'autres horizons que le métro parisien. Le train de banlieue. Et vivre au milieu d'un bouillonnement culturel inaccessible financièrement.

Abandon de l'idée du journalisme

Mes parents me soutiennent dans mes démarches et mon questionnement professionnel. J'hésite toujours. Je ne sais pas où orienter mon choix. Peut-être les effets à long terme de mon agression. L'errance. Le brouillard.

La plume me tente. J'envisage le journalisme. Mon père me fait rencontrer le Rédacteur en chef du Point. Puis un journaliste de la République du Centre. La filière est très encombrée. Passage obligé par une école spécialisée. Et une préparation. Pour un résultat incertain. Le métier est dur. Il faut jouer des coudes. Je ne suis pas un jeune loup aux dents longues. Les débouchés se trouvent en région parisienne. Un lieu qui m'insupporte. Train et métro tous les jours ne me conviennent pas. Et l'idée de poursuivre des études m'essouffle déjà. J'abandonne le projet. Mes parents le regrettent. Je prendrai un autre chemin que celui de l'écriture.

A certains moments de mon existence, j'ai un peu regretté de n'avoir pas été plus pugnace dans le choix de cette voie pour laquelle j'avais du talent.

Evènement 8

Être papa

La montagne. Rêve réalisé.

1972. Je trouve une formation de gestion hôtelière et touristique vers la montagne. Chambéry. Maison de la Promotion sociale. Une année délicieuse.

Je coupe le cordon ombilical. La corde qui me relie aux évènements difficiles de mon enfance. De ces lieux inhospitaliers pour moi. Depuis mon camp scout à Barcelonnette, j'avais envie de retrouver ces espaces tout en hauteurs. Les sapins. Un décor fait de creux et de bosses. De cloches au cou des vaches. Des montagnes plongeant leurs racines au fond des lacs. Cols. Paysages à couper le souffle. Horizon tout en hauteur. Pour changer de celui, tout en largeur, de la mer. La végétation rase d'altitude. La neige chargée de sapins. Les sentiers de montagne couverts de silences.



Neige. Paysage imaginaire. Dessin Guy 2022

Naissance de Fabien

Je me déplace en 2 CV Citroën ou en vélo Solex (Vélo à moteur). Je loge dans un studio indépendant, aménagé dans une ferme au-dessus de Chambéry. Je n'écris pas. Mais un vent de sérénité envahit mon cœur. Je suis bien dans cette région. Loin des lieux difficiles de mon enfance.

1973. Après une année de formation à la MPS de Chambéry, je trouve de suite un job au syndicat d'initiative d'Autrans, dans le Vercors. Travail d'animation de la station en été et en hiver. Je découvre et pratique le ski de fond. Autrans, capitale du ski de fond depuis les J.O. de Grenoble. Difficile de se faire intégrer dans une population plutôt tournée vers elle-même. Le tourisme est accepté par une partie commerçante de la population. En raison de son apport financier non négligeable. Mais rejeté par l'autre partie de la population pour les contraintes qu'il génère.

Une fois, une touriste vient porter plainte. Elle a loué un chalet un peu éloigné du village. Mais les cloches des vaches l'empêchent de dormir.

A Paris, le rhume ou la fatigue accompagnaient mes journées. Je ne suis jamais malade dans le Vercors durant trois années. J'adore le ski de fond et je le goûte comme on se régale de pâtisserie.

Cependant, je trouve longs les hivers en Noir et blanc. En mars, je descends à Grenoble pour admirer la verdure et les fleurs. Fondamentalement je suis un Normand. La couleur verte de la nature m'accompagne toujours.

A Autrans, je rencontre Dominique qui deviendra mon épouse. Fabien va naître le 19 juin 1975.

Il nous faut régulariser cette nouvelle famille. Mariage civil à Hardricourt. Mes parents auraient préféré une démarche religieuse. Je ne figure donc pas sur le piano à queue du salon de mes parents, à côté des photos de mes frères et sœurs en costumes de mariés. Tant pis.

Je m'éloigne de l'Eglise. Mais pas de mes croyances de chrétien. Je suis très heureux de notre couple avec un enfant.



Au Syndicat d'initiative d'Autrans (Isère)

Séparation temporaire

Mais Dominique veut terminer sa troisième année d'école d'assistantes sociales à Paris. En septembre 1975. L'IUT de Grenoble pourrait faire l'affaire mais cela lui demande de faire deux années avant le diplôme. Séparation pour un an. Fabien et Dominique partent s'installer chez mes parents à Hardricourt. Aux Tourelles. Dans un appartement occupé autrefois par mon arrière-grand-mère Marguerite Lefebvre.

Très difficile période pour un papa qui vient d'avoir un enfant. Son premier enfant. Une séparation à l'âge de trois mois. J'en souffre. Je pleure. Je ressens quelque chose d'injuste. D'inhumain. Sentiment douloureux également pour un enfant.

En 1975 le TGV n'existe pas. Il faut quatre-vingt-dix minutes pour aller en train de Grenoble à Lyon. Puis quatre heures pour le trajet Lyon - Paris. Puis une heure trente pour effectuer le trajet Paris gare de Lyon-St Lazare-Meulan. Certains week-ends allongés, je monte à Hardricourt. En voiture. 2 CV Citroën. L'autoroute Paris-Lyon me rapproche de la famille. Le tracé complet de cet axe important s'est achevé en 1971.

Dominique et Fabien viennent aux vacances scolaires à Autrans. Je me souviens partir en ski de fond, Fabien dans mon dos, porté par un sac à dos spécial. Sur les pistes d'Autrans que je maîtrise bien. Je jubile.

Assistant social

Dominique et Fabien viennent s'installer à Autrans en juin 1976. Mais le rythme d'animateur-directeur d'un syndicat d'initiative en station est difficilement compatible avec une vie de famille, en pleine saison. La couverture de neige s'étale sur plusieurs mois.

Le ski de fond bat son plein les fins de semaine. Je ne suis pas disponible ces moments-là. Je décide de changer de métier. Je m'oriente vers le job d'assistant social.

La formation m'intéresse. Elle ouvre. Elle interpelle. Questionne. Et puis j'ai encore à l'esprit l'image de Tante Paule. Une vague cousine de ma mère. Qu'elle invitait de temps à autres aux Tourelles lorsque j'avais dix ans. Mon père ne l'appréciait pas trop. Elle se permettait de poser des questions sociales. Le contestait parfois. Et le penchant de cette tante pour le féminisme n'enchantait pas mon paternel. Ma mère se rapprochait parfois des positions de Tante Paule. Pendant les échanges Papa-Tante Paule, ma mère souriait. Acquiesçait.

Mon orientation vers le social cache certainement une autre raison. Moins visible. Défendre une cause cachée. L'enfance maltraitée. Réparer. Accompagner.

Et puis Dominique exerce ce métier.

Mes parents ne comprennent pas ce changement. Ma situation professionnelle, à Autrans, leur semble plus intéressante financièrement que la fonction publique. Ils ont raison sur ce plan. Le statut de fonctionnaire et sa rémunération ont plombé mes revenus. Mais la sécurité de l'emploi n'a pas de prix.

Trois années de formation à l'Ecole Rockefeller à Lyon. 1976-1979. J'y croise sans doute Brigitte qui s'y trouvera aussi, mais l'année suivante de la mienne.

Je me lie d'amitié avec Jean-Rolland Fontana. J'apprécie sa rigueur. Son honnêteté. L'importance qu'il accorde au sens que nous donnons aux événements et à nos activités. Son type d'humour. On rigole bien ensemble. On se moque de quelques intervenant-e-s. Notre amitié perdure encore aujourd'hui en 2022.

1979. Je commence mon nouveau job à la Sauvegarde de l'enfance de l'Isère. A Vienne. Au contact d'un juge pour enfants d'extrême droite. Il réclame trop de détails sur la famille et les enfants. Pinaille. Exige des rapports sociaux plus fournis. Avant de prendre sa décision dans le sens de la protection de l'enfant. Difficile.

Le job réclame, en plus, un paquet de déplacements en Renault 4 (Nommée aussi 4L) sur le nord du département. Une vieille Renault. Dont l'équipe de travailleurs sociaux ne veut plus. Accueil sympa pour le petit dernier que je suis. A cette époque, emprunter une Renault 4 équivaut à opter pour la voiture de collection. Je me souviens avoir passé le permis de conduire en 1966 sur un premier modèle datant de 1961. Renault a, depuis 1961, produit une vingtaine de modèles. Le plus courant en 1979 est la Renault 5. Par jour de grand vent arrière, le capot avant de ma Renault 4 de service se soulève et m'obstrue la vue sur la route.

Suis obligé de freiner un grand coup. M'arrêter et fermer le capot. J'y ajoute un fil de fer pour bloquer l'ensemble. Aujourd'hui les capots de voitures s'ouvrent dans le sens inverse.

Le type de travail à la Sauvegarde et la relation directe avec ce juge ne me conviennent pas. Je reste une année. Je postule dans le Rhône. Accueilli à bras ouvert à Vénissieux, Les Minguettes. Personne ne veut travailler sur ce poste. J'y reste cinq années. Equipe très agréable. Mais la situation médico-sociale dans ce type de banlieue reste tendue. Nous le verrons.

Devenir mari et papa

Afin de suivre la formation d'Assistant social, nous quittons Autrans pour nous installer à St Fons en banlieue de Lyon, d'abord. En location. Durant trois années. Puis une année dans le quartier de la Martinière à Lyon, en location.

Ensuite l'héritage de mes parents sous forme de donation-partage me permet d'acheter un appartement au 36 rue Burdeau à Lyon. Il me reste un peu d'argent de l'héritage. Nous choisissons d'acquérir une maison de village, à Trept dans le nord Isère. Durant une dizaine d'années, Fabien est enfant unique. Nous passons de nombreux week-ends à Trept. Fabien invite souvent un copain. Trept, petit village du nord de l'Isère. Maison de village, mitoyenne. Petit jardin. Fabien et son ami jouent au tas de sable. Habité par des Schtroumpfs, petits personnages d'une bande dessinée qui apparaît en 1958. Nos voyages se déroulent dans un combi Volkswagen. A l'arrière, sur le moteur, un matelas permet aux enfants de s'y amuser. Souvent un tas de Lego se transforme en tour, en maison, en forme de voiture. Fabien excelle dans ce jeu. Il aime la campagne. Nous allons quelques fois chez Olivier en Ardèche. Il s'y baigne. Aime le soleil.



Fabien et Guy. Carnaval de St Fons. 1979

Nous quittons St Fons et habitons durant une année à Trept du fait de mon job à la Sauvegarde de l'enfance de l'Isère. Une nourrisse s'occupe de Fabien le matin et après l'école. Jeanine. Une fermière de Trept. Dont le travail consiste à assembler des petites voitures pour la société Majorette. L'objectif est d'arrondir ses fins de mois. Fabien rapporte souvent une petite voiture. Il est heureux dans cette ambiance de ferme. Jeanine est une femme adorable. Fabien est un enfant souriant. Toujours positif. Agréable à vivre. Nos amis apprécient sa compagnie. Il m'apporte du baume au cœur. Peut-être nous a-t-il suggéré de faire le pas vers un second enfant.

Naissance de Quentin

1984. Dominique et moi voulions un second enfant. Il arrive le 30 octobre 1984 à Lyon. Nous sommes heureux. Nous achetons un studio à côté de notre appartement rue Burdeau. Et l'adaptions pour l'accueil de Quentin. Nous reprenons nos activités collectives. La piscine. Les balades. Le ski de fond. Les amis. Les livres d'enfants que je vais rechercher à la cave.

*Fabien
et Quentin
1985*



J'adore mes deux fils. Les deux frères s'entendent bien. Quentin apprécie de lancer des invitations de copains d'école à goûter. L'été, nous passons quelques jours avec la famille Dieppedalle à Houlgate. Jeux de plages. Construction de châteaux de sable et de barrages. Baignades dans une eau relativement fraîche. Certains week-ends se déroulent à Hardricourt, dans ma belle-famille et ma famille, aux Tourelles. Agé de onze ans, Fabien joue au bridge avec eux. Il fait le quatrième. Et se défend bien. Rarement je me souviens avoir joué au bridge avec mes parents. Les jeux de cartes ne me passionnent pas. Je n'aime pas la compétition. Et mes parents adorent la compagnie de Fabien tout en chouchoutant le tout petit dernier : Quentin.

Rôle de papa

Revenons à 1975. Les tout premiers pas de mon rôle de papa prennent la forme d'une déambulation nocturne. Fabien a faim vers deux ou trois heures du matin. J'aime bien dormir. On se relaie donc avec Dominique, une nuit sur deux.

Je ne m'attendais pas à être père. Avoir donné la vie. Une vie. Deux vies. Quel est ce mystère ? Ma joie sur le moment se double de bon nombre de questions. De craintes. Vais-je être à la hauteur de l'enjeu ? L'avenir d'un être humain ? L'amour à lui donner ? Un amour total ? Lui permettre de trouver un équilibre. L'éducation. Quelle éducation ? La culture. Le sport. A part le ski de fond, puis la marche et les raquettes, je ne suis pas sportif.

La profession de nos enfants. Vers quel avenir et quelle société pour nos enfants ? Une société nucléaire ? Libérale ? Où le trône de l'individualisme se dresse au sommet de l'escalier de la consommation et de l'argent ? On ne parle pas encore du climat.

Etrange position. Se retrouver de l'autre côté de cette frontière invisible entre parents et enfants. Me retrouver dans un autre rôle. Sans préparation. Sans répétition. Sans formation. Rôle dans ce couple conjugal. Être pleinement dans le rôle du couple parental. Être papa. Je revois la place tenue par mon père. Le rôle paraît semblable. Mais j'y oppose une autre exigence. La proximité avec mes enfants. L'amour direct. Humain. Chaleureux. Je tente d'offrir à mes enfants une éducation moins stricte que celle que j'ai reçue.

On essaie toujours de faire mieux que nos parents. Je tiens à jouer avec eux. Allongé par terre. Construction de bâtiments en Lego. Petites voitures Majorettes. Train électrique miniature. Là, j'ai un peu copié le train des Tourelles. Balades au Parc de la Tête d'Or. Séances de Guignol. Piscine et cinémas. Lecture de livres pour enfants. Nous leur faisons partager nos joies et nos peines. Nos vacances à Houlgate, en famille : Baignades et bateau. Jeux de plage et châteaux de sable. Barrages et jeux avec mes nièces.

Vacances vers d'autres horizons. Rencontres de nos amis. Nous n'hésitons pas à partir en vacances en Renault 4. En Bretagne ou dans le sud. Quatre passagers. Voiture chargée. Affublée de quatre vélos.

En Ardèche, chez Olivier Sébart, en pleine nature. Le goût des voyages en France. Bien plus tard, avec Fabien et Quentin adultes, je les emmènerai au Québec.

A mes enfants, je tiens à leur transmettre des valeurs humaines dont une partie vient de mes parents. La tolérance. L'acceptation et le respect de l'autre dans sa différence. L'amour et l'écoute des enfants. L'importance de la famille. L'homme et la nature au centre de nos vies. Le poids de l'amitié. L'honnêteté.



Guy, Quentin, Fabien. Vers 1989

Place du divin

Sur le plan religieux, nos enfants ne sont pas baptisés. Nous ne suivons aucun dogme. En fait, le baptême est, pour moi, une démarche de femme ou d'homme à l'entrée de l'âge adulte. Jésus, trente-trois ans, se fait baptiser par Jean le Baptiste. Il aurait pu s'engager tout jeune. Il en avait les capacités.

Le baptême catholique doit être un engagement après réflexions. Un contrat. Un relais. Un fil entre l'humain et le divin.

Par contre, les places de la marraine et du parrain dans un baptême peuvent garder un sens. Encore faut-il que le courant du cœur passe entre les intéressé-e-s.

Mes enfants côtoient régulièrement mes parents qui, eux, pratiquent la religion catholique. Ces derniers ont admis qu'étant non pratiquant moi-même, je ne veuille pas faire baptiser mes enfants. Peut-être ce sujet aurait-il pu faire l'objet d'échanges avec mes enfants dans leur jeunesse.

Les Minguettes en colère

De juillet à octobre 1981, les banlieues de l'Est Lyonnais s'enflamment. Des dizaines de voitures sont incendiées. Rodéos de nuit mettent de l'ambiance dans les quartiers populaires. La violence monte. Ces événements aboutiront à ce que l'on nomme encore aujourd'hui la politique de la ville. Un certain nombre de dispositifs visant à adapter l'action de l'Etat sur ces territoires.

Aux Minguettes, mon job d'assistant social devient complexe. La pauvreté s'enracine. Les nombreux cas de maltraitance à enfants me touchent toujours beaucoup. Néanmoins, j'arrive à adopter une attitude professionnelle. Travail d'équipe pour échanger. Prise de distance.



Quentin, Fabien, ma mère et moi. Lyon 1987

Marseille

1985. C'est la cinquième année que je suis à Vénissieux. Mes demandes réitérées de postes de travail en centre-ville de Lyon me sont refusées. Personne ne se précipite pour venir travailler dans ces quartiers. Je commence à être usé par ce métier difficile. Entre ma famille Dieppedalle, aisée, et la pauvreté que je côtoie chaque jour, naît un précipice. Profonde injustice d'une société riche. Qui refuse de partager ses richesses. Dans ma famille, on parle souvent des cours de la Bourse. Sur mon lieu de travail j'étudie les demandes d'aides financières pour les bourses vides des fins de mois difficiles. Parfois je reçois des enfants qui ne sont pas toujours les bienvenus dans leurs familles. La maltraitance. Intolérable. Et quelque part, j'ai mal à mon âme.

Au détour d'un entretien, je revois une scène de mon enfance. Un père trop autoritaire. Un enfant dévalorisé. Humilié. Parfois un enfant abusé sexuellement. La nuit, mes cauchemars reprennent. Je revois de longs couloirs. Il fait noir. Je ne parle pas de cette agression de mon enfance à ma femme et mes enfants. Aucune envie de remuer la vase du passé. Mais en rêve...

1987. J'obtiens enfin un poste... A Marseille. Nous déménageons dans une maison individuelle en banlieue de Marseille. Fabien voudrait un chien. Il choisit un briard noir. En maternelle à La Penne sur Huveaune, Quentin est le chouchou de la maîtresse. Nos voisins qui le gardent après l'école en sont fous. Ils l'adorent. Quentin suit un cursus scolaire sans faille. Il demande peu à ses parents pour ses devoirs. De même Fabien au collège.



Nos deux enfants suivent une scolarité brillante. La vie y est agréable. Le climat du midi nous convient. Nous effectuons de grandes balades pédestres et en voiture. Nous écrivons la région qui offre de grandes ressources touristiques. Fabien s'adonne à la pratique du vélo. Le soleil nous accompagne. La mer nous sourit.



Fabien et Quentin vers 1989

Retour à Lyon et divorce

Expérience marseillaise peu concluante. Je ne m'adapte pas sur le plan professionnel. Ma mutation prend fin au bout de trois ans. Nous devons retourner à Lyon fin 1990. Au retour, la vie de couple connaît quelques difficultés. L'épopée de trois années à Marseille a bousculé notre vie. Dominique décide de partir.

1991. Notre couple se sépare. Le divorce officiel suivra. Moment difficile. Cela ne correspond pas à ma conception initiale de la famille. Peut-être en se faisant accompagner, aurions-nous pu modifier le cours des choses.

Mais chaque être humain progresse à son rythme. Les éléments qui nous font nous rapprocher à l'âge de vingt ans évoluent. Parfois une faille, un écart, minime ou invisible au début, se creuse au fil des événements. En fonction d'aspirations nouvelles. Qui ne sont pas les mêmes à deux. La vie à deux est comme un jardin. Il demande une attention permanente. Et s'entretient quotidiennement. Chaque matin s'écrit une nouvelle déclaration d'amour.

Pas simple d'avancer à la même vitesse que le reste. Et de savoir en parler à deux. La communication conjugale n'est certainement pas mon point fort. Poser des questions. Exprimer des sentiments profonds semble nécessaire. La sensualité, la sexualité : comment aborder ces questions ? Je suis mal à l'aise sur ce sentier difficile pour moi. Et puis, concrètement, le réel s'en mêle. Le poids du quotidien. Le budget. Le rythme du travail par rapport à la vie familiale. Les valeurs éducatives. La place de la femme et de l'homme dans le couple... Autant de sujets qui nécessitent un dialogue permanent. Importance de pouvoir échanger à deux sur ces sujets intimes ou visibles. Mais je pense déjà avoir du mal à analyser, comprendre ces sentiments profonds avant de pouvoir les exprimer. Et ma plume, à l'époque, dessine des mots invisibles sur un papyrus imaginaire. Je traverse le désert littéraire.

Période tempêteuse de mon existence. Cauchemars fréquents. Je refuse le poste que l'on m'offre à Vaulx-en-Velin dans le Rhône. Je postule au Département de l'Isère. En 1991, je suis reçu au poste de Chef de circonscription sociale à Chavanoz, dans le nord de ce département. Le vent de cette nouvelle tâche m'emporte dans son tourbillon.

Nouvelle implantation sociale à construire. Gestion du personnel. Relations avec des élus plutôt d'extrême droite. Allées et venues fréquentes vers Grenoble, siège de ma collectivité à 107 km de là. Une part de la population connaît des difficultés d'insertion sociale et professionnelle sur ce territoire éloigné des métropoles.

Quant aux situations de protection de l'enfance, elles viennent m'interpeller et m'interroger. Heureusement, j'ai toute confiance dans le cadre chargé de ce service. Didier Cœuret deviendra mon ami assez rapidement.

Thérapie

Tout évènement que l'on juge négatif sur le moment peut porter, en lui, des traces positives. Une porte entrouverte. Un tremplin sous vos pieds. Une personne ressources croisée.

Ce divorce et l'ensemble de mon activité professionnelle pèsent sur mes épaules comme un sac à dos trop lourd à porter. Je consulte une psychologue. Le contact ne me convient pas. Son attitude ressemble à celle des statues égyptiennes. Muette durant tout l'entretien. Elle prend des notes. J'apprends qu'en thérapie comme sur le plan professionnel, il est incontournable de bien choisir le cadre, l'interlocuteur. Et d'apporter du sens à ses actions.

Je me tourne alors vers un ami médecin que nous avons connu à St Fons. Bernard Isnard. Il est désormais psychothérapeute. Il m'aide à la réflexion. A me connaître moi-même. Je commence à aborder les aléas de mon enfance. Mais je reste sur la réserve. J'éprouve beaucoup de difficultés à naviguer dans les profondeurs de mon inconscient. A remuer la vase de mon enfance. A ouvrir la porte à mon enfant intérieur. A reprendre confiance en moi-même. Mais j'y arrive. Lentement. Le temps constitue un allié précieux dans une démarche thérapeutique. J'apprends la patience. La ténacité. La thérapie constitue un élément important sur le chemin de ma résilience.

Les enfants

Je reste dans l'appartement rue Burdeau. Dominique prend un appartement non loin de là. Fabien, majeur, suit des études et trouve une colocation à Lyon. Dominique a la garde de Quentin, âgé de 10 ans. J'accueille Quentin un week-end sur deux et chaque mercredi. C'est notre accord, notre contrat. J'en souffre. Mais l'accepte.



Guy et Fabien 1989

Bressolles

La situation d'homme seul dans un grand appartement lyonnais ne me convient pas. Et puis Chavanoz est à près d'une heure de route de Lyon. En 1995, je quitte Lyon et m'installe à Bressolles, dans l'Ain. Cette ancienne ferme de la Dombes m'a séduit.

La vente de l'appartement de la rue Burdeau à Lyon a été divisée par deux, suite au divorce. De même que la vente de la petite maison de Trept.

Le solde me permet une rénovation de cette belle maison traditionnelle. Je rêve d'espace et de campagne. Compenser. En guise de compagnie, le chien de Fabien, Cajou, un briard noir, m'accompagne.

*Maison
de
Bressolles*



J'accueille mes enfants à Bressolles. Je m'y sens bien. Quentin y vient un week-end sur deux. Avec un voisin de son âge, Victor, ils partent en randonnées à vélo dans la campagne. Quentin semble heureux. Plein de vie.

Bressolles se situe à une faible distance de mon lieu de travail, Chavanoz.

Sur ce nouveau lieu de travail, je suis entouré d'une belle équipe de cadres. Le personnel médico-social et administratif, une quinzaine en tout, est dynamique.

Un jour, deux mois avant Noël, le personnel de Chavanoz me demande de jouer le rôle du père Noël pour leurs enfants qui ont de 2 à 6 ans. La fête de Noël organisée par le département de l'Isère à Grenoble, à cent kilomètres de là, trop éloignée et peu familiale. J'accepte. Un samedi avant Noël. Costume et petits cadeaux d'enfants fournis par les collègues. Les enfants sont heureux. Les parents ravis. Je reprends goût à la scène.

Seconde séparation

Quelques mois après le divorce d'avec Dominique, Quentin, âgé de dix ans, m'annonce qu'il part à Montpellier. Je lui dis :

- Tu pars en vacances ?

- Non, papa. Définitivement. Nous allons habiter Montpellier avec maman et son ami qui y vit.

Je suis surpris. Choqué. Effondré. Pas prévu au programme. Aucun échange préalable sur le sujet. Un peu cavalier. Peu de respect pour le père que je suis. Coup de couteau dans le contrat passé. Un éloignement de plus de trois cents kilomètres. Notre échange téléphonique avec Dominique sera bref. Pas de négociation possible. Elle part loin.

Ce doit être très dur pour mon fils. On aime se retrouver le mercredi. Partage régulier. De proximité. Le divorce dresse déjà un mur difficile à passer. Mais désormais, c'est un coup de foudre sur la tête. Un coup de couteau dans le dos. Comme si quelqu'un m'enlevait un bras. Ou une jambe. Un morceau du cœur.

Quentin vient certains week-ends. Par le train. Un peu loin pour lui et pour moi. Je vais parfois le retrouver à Montpellier. Afin de lui éviter trop de déplacements en train. A Montpellier, je descends à l'hôtel. Pas simple. Je me réjouis car ses études marchent très bien.

Fabien réussit également à la fac de Lyon. Enfants équilibrés. Epanouis. Je vois Fabien régulièrement. A Bressolles ou Lyon.

Je passe un mois d'été avec Quentin.

Mais un pincement me reste au cœur. Difficile pour moi d'être séparé de Quentin sur de longues périodes. Dur de le voir partir le dimanche soir en train à trois cents quarante kilomètres de là. Je pleure chaque dimanche après sa venue.



Un jour, pour exprimer ma douleur, la plume vient à mon aide. Et accepte de décrire mon émotion. Mon chagrin. Goûter le sel de mes larmes. Flaque d'eau.

Flaque d'eau

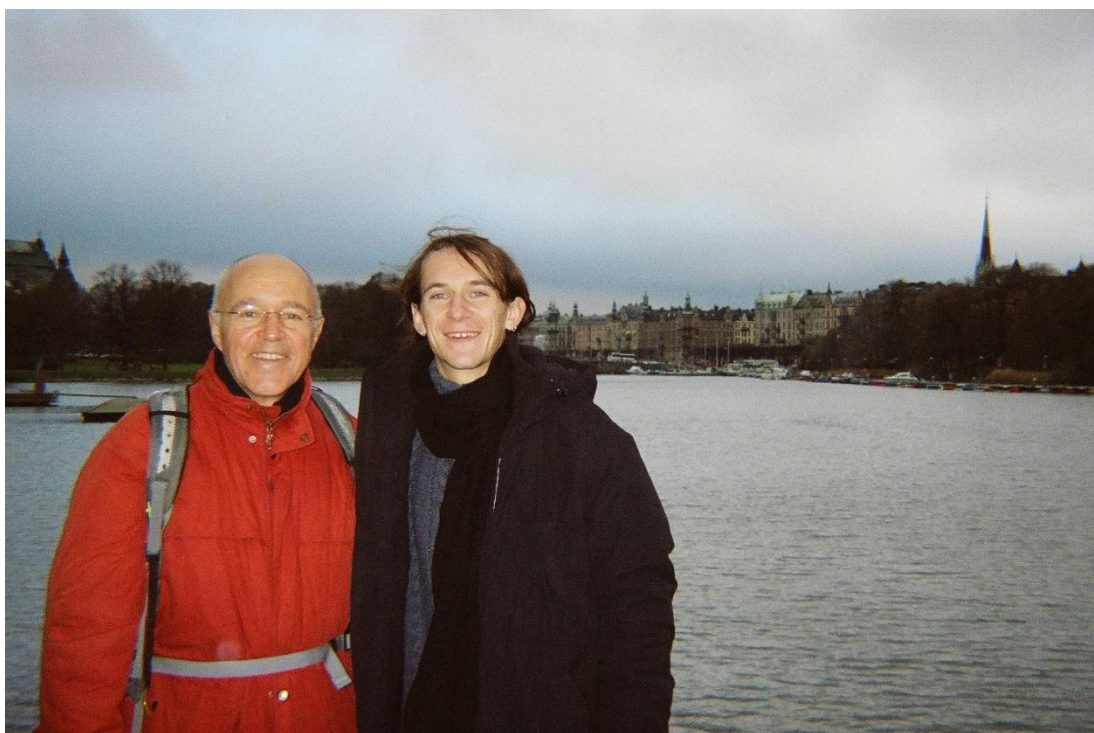
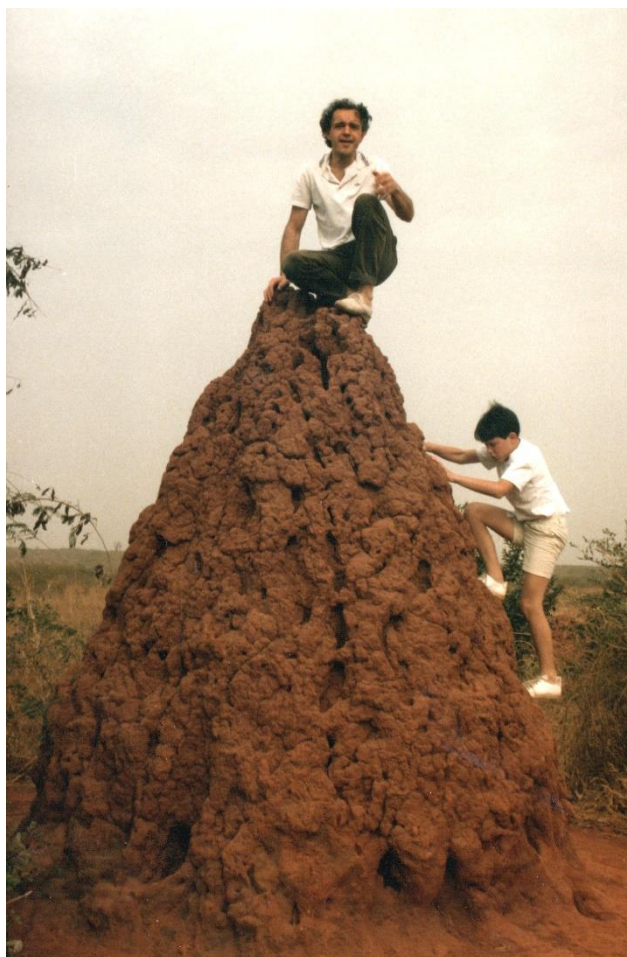
*Pluie sur la gare.
Flaque d'eau de mon âme.
Larmes amères sur le quai.
Crier.
Crier vers toi.
Crier mon cœur.
Faire saigner ma souffrance.
Goût sauvage sur les doigts.
Les yeux embués par la vie.
Les lèvres au goût amer.
Un signal rouge qui s'éloigne.
Se perd parmi les rails.
Se fond dans la nuit.
Il s'en va.
Parti.
Loin.
Le reverrai-je ?*

*Le vent souffle et décoiffe mes idées.
Emporte mes rêves, mes jeux, mes voyages.
Une envie de hurler, de gueuler avec mes tripes,
Cracher mon désespoir.
Parler avec mon ventre.
Cogner avec mes yeux.
J'en peux plus.
Ne sais plus sourire.
Le rire s'en tiré.
Plus loin que l'horizon.
Mon corps traîne sa peau.
Seules restent les étoiles, comme une étincelle,
Flamme dansant le tango.
Sur les pierres froides d'une chapelle.
Lueur d'espoir dans le miroir d'une flaque d'eau.*

Escapades

*Dakar.
Une termitière
Guy et Fabien.
Chez Denise
Et René B. 1987.
Dominique et
Quentin sont
du voyage*

*Stockholm.
Je rejoins Quentin.
Programme européen
Erasmus 2006*



La plume, voix de ma souffrance

Le sac à dos de mon enfance et de ma première vie d'adulte commence à peser un certain poids. Un peu lourd à porter. Comme un guerrier du Moyen-âge porte son heaume, sa hallebarde. Puis le silence remplit peu à peu l'espace laissé vacant. Je m'y habitue à ce silence. L'utilise. La situation évolue. Comme lorsque tu arrives à un col. Après une montée difficile. Un nouveau paysage apparaît. Le silence t'apprend à méditer. Une feuille blanche. L'inspiration qui arrive souvent. Comme le vent du nord dégage les nuages.

L'écriture. Une feuille de papier. Un crayon qui écoute cette voix sans parole. Perce les nuages de mon imaginaire. Et trace les arabesques de mes pensées sur le grain de cette page. L'écriture c'est mon arme. Mon bouclier. Mon tremplin. Le crayon parle à ma place. La feuille est l'image de mes mots. Elle parle ou crie à mon entourage. L'imaginaire a remplacé depuis longtemps l'encre de mon stylo. L'imagination et son bras droit, le crayon, forment mon cheval de Troyes. Contre la timidité. La peur. Contre la dévalorisation. Contre les chocs physiques et humains. Contre les arnaqueurs d'enfants. Contre le manque de confiance. C'est mon soleil du matin. Un bouquet de mots posés sur la table. Une caresse. Celle du rêve et de la poésie.

Au fil des ans, vers la cinquantaine, l'écriture constitue un tremplin pour l'envol de mon imaginaire.

Parfois, mon crayon prend des libertés. S'échappe. J'hésite. Il ose. Parfois je me demande : Est-ce bien moi qui écris ?

Longtemps après, je suis même étonné de certains de mes récits.



Dessin Guy 2022

Chauve

Pendant que mon esprit caracole et se développe, mon image extérieure se modifie avec le temps. Enfant, l'image que je renvoie à l'extérieur me plaît. Ma chevelure me convient. Cheveux légèrement frisés. Mais un peu fins. J'en suis fier. C'est ma virilité. Signe d'une sensualité extérieure. Révélateur de mon corps que je trouve bien. A ma mesure.

C'est à l'âge de quarante ans environ que mon image extérieure donne des signes de faiblesse. Je commence à perdre des cheveux. Mes tempes s'éclaircissent. Les côtés grisonnent. Je tente des remèdes de sorcières. Rien n'y fait. C'est pour moi le signe de la vieillesse. Un coup dur au moral. Je ne ressens pas une telle déchéance lors de mon passage à la retraite. On ne rattrape pas les cheveux qui s'envolent au vent de l'histoire. Mon grand-père Fernand Lepinard était chauve. Je le deviens. Avant la retraite. Avant la vieillesse. J'en souffre. Un sentiment étrange m'envahit comme le brouillard qui monte de la vallée et inonde le hameau d'altitude. M'apporte une dégradation physique. Une humiliation. Une de plus. Aucun remède ne peut modifier un gène. Mais un évènement peut aussi accélérer le cours des choses. Le divorce d'avec Dominique a certainement joué un rôle.

La solution s'est offerte d'elle-même. Vers l'âge de soixante ans. Brigitte me rase les cheveux régulièrement. C'est propre. Net. Et l'homme chauve revient à la mode. Dans le rôle du malade imaginaire, le crâne rasé est parfait. Une forme de renaissance. Peut-être une nouvelle jeunesse réapparaît au fond de moi-même. Je me réconcilie avec mon image extérieure. Les enfants que je croise à l'école, dans le cadre des Lectures, me demandent. Pourquoi tu n'as plus de cheveux ? Et certains : On peut toucher ? Bien sûr.

Evènement 9

Amoureux



Poisat. Soirée poésie. De G à D. Laurence, Marielle M., Didier, Guy, une amie, une amie, Fabien, Véronique, Michelle, Jean-Rolland. 1999

Horizons poétiques

A Bressolles, la proximité de l'aéroport de Lyon-St Exupéry engendre des nuisances de plus en plus intenses la nuit. Augmentation du trafic des avions porteurs de marchandises. Côté amour, ma nouvelle relation ne me convient pas. Et puis huit années passées comme responsable de la circonscription d'action sociale de Chavanoz me satisfont. Je décide de changer de service. Et de passer du social et de la protection de l'enfance à l'insertion. Revenu minimum d'insertion. Le Département de l'Isère m'offre un poste à Vizille, dans le sud de ce département.

En 1998, je suis affecté à Vizille, au service du RMI. Le revenu minimum d'insertion. Didier y travaille. Éric Scappaticci., un autre ami avec qui je m'entends bien, y bosse également.

Mon frère François et Mado son épouse, qui habitent Poisat, me trouvent une maison mitoyenne à 40 mètres de la leur. Je cherchais plutôt un appartement. Mais le prix attractif de la maison me pousse à acheter. Le prix rentre dans le budget de la vente de ma maison à Bressolles. A Poisat, j'organise des soirées Poésie. La plupart de mes amis proches répondent présents et apportent ou non un texte qu'ils lisent. Éric et Pascale se joignent souvent à nous. Fabien également. On échange. On rit. On boit un coup. On rêve. Mon écriture prend un rythme soutenu.

A Vizille, dans un restaurant que je fréquente régulièrement, nous organisons une soirée poésie-chansons. Isabelle Nodet et Nano, mes neveux viennent pour l'occasion y participer. Comme musiciens et chanteurs. Estelle y chante « Quand on a que l'amour ». Voix merveilleuse.

Le restaurant est bondé. Entre les collègues, amis, curieux du quartier. Je ne pensais pas que la poésie pouvait attirer autant de monde.

Mon ami Didier

Tout d'abord collègue de travail à Chavanoz, chef de service de l'Aide sociale à l'Enfance. Didier Cœuret devient un ami. Il participe à mes soirées Poésie.

Il me guide vers la quête du sens à donner au quotidien. Et m'offre une saveur particulière pour cette cruelle et belle anomalie que représente la vie. Sans oublier de me permettre de mesurer le fossé existentiel qui persiste entre la femme et l'homme. A son contact, l'être humain prend de l'altitude. Le paysage évolue.

Les cimes apparaissent, crevant les nuages de nos activités terrestres. Et il m'embarque vers un espace d'amitié où l'âme prend l'habitude de s'éloigner du brouhaha cacophonique de l'existence, pour atteindre l'essentiel. Voyage au-dessus des frontières. Citoyen du monde. Caractère rigoureux. Humour froid. Parfois un peu fou. Prêt à me donner un coup de mains si je le dérange au téléphone à minuit. J'aime ce genre d'ami.

Et puis, un beau jour de l'an 2001, il part sur l'océan de sa destinée, sur les routes de l'aventure. Sa balade se termine par une belle nuit d'été. Il emprunte avec sa compagne, en voiture, la route du Val d'Arly.

Un gros rocher tombe sur lui. Sa compagne, saine et sauve, attend un enfant de lui. Simon. Qui ne connaîtra pas son papa. Et comme chantait Brassens, son trou dans l'eau ne pourra jamais se refermer. Comme tous les aventuriers de l'amitié.

Didier travaille, durant quelques mois, avec celle qui deviendra ma seconde femme un peu plus tard. Le départ de cet ami me donne l'impression qu'il vient de passer le relai. Le temps de me parler de façon élogieuse de Brigitte avec qui il travaille ponctuellement. Le temps de partager quelques bons moments entre nos deux couples naissants. Une amitié s'estompe. Pour ce qui me concerne, l'amour s'éveille.

Plusieurs fois, depuis 2001, je me suis adressé à Didier dans mes prières. Surtout dans mon activité théâtrale. Il me semble avoir bénéficié de son soutien.

Je pense encore à lui, parfois. L'amitié est un pont qui enjambe la rivière de la mort. Et emprunte le sentier de l'éternité.

Brigitte. Rencontre



Brigitte. Aux Canaries en 2002

Ce jour-là, je suis pressé. Un peu juste au niveau horaire.
Le Département de l'Isère organise un grand forum sur l'insertion.
A Alpes Expo Grenoble. Décembre 2000.
J'entre dans le hall. La journée débute dans cinq minutes. Les
derniers invités quittent le buffet du petit déjeuner d'accueil.
Éric Scappaticci, un ami et collègue du Nord Isère, vient à ma
rencontre.

Il veut me présenter la nouvelle cheffe de circonscription de Bourgoin-Jallieu. Brigitte Husson. Je la salue. Me tourne vers Éric.
- Excuse-moi. Le temps d'attraper un croissant. Boire un café. Et je rentre.

- A tout à l'heure, me balance Éric.

Le partage du repas de midi provoque la rencontre. Je suis séduit par cette femme. Intelligence rapide. Observe et comprends vite. Réponds vite. Son charme me touche.

Didier m'a déjà parlé de Brigitte avec qui il travaille en toute confiance.

Sans doute a-t-il préparé, lui aussi, le terrain de la rencontre.

Une prochaine soirée Poésie à Poisat se présente. J'invite Brigitte. Qui accepte l'invitation. Éric et Pascale restent dormir à la maison. Je propose à Brigitte de rester dormir. Elle accepte. Dort dans une chambre dédiée. Il ne se passera rien entre nous. Elle repart vers son domicile à Aix-les-Bains. Peu après, je l'invite à Grenoble. Nous passons chez un fleuriste. Lui offrir une rose. Devant la caissière, Brigitte fait un pas précipité dans ma direction. Saut de papillon. Elle me prend par le cou et m'embrasse. Sur la bouche. Je suis touché. En plein cœur. Coup de foudre.

J'aime de nombreux traits de son caractère. Son sourire me séduit. Sa présence devient chaleur. Son ouverture à autrui. Son charme. Le sens qu'elle donne à son existence.

Sa fille se nomme Marielle. Son gendre Éric Morel.

Brigitte demeure à Aix-les-Bains. Je reste à Poisat. Nous nous voyons en semaine et le week-end. Durant les vacances pendant sept années. Lorsque je vais la voir à Aix-les-Bains, j'ai l'impression d'aller en vacances. Le lac. Les bateaux. La montagne. Mon imaginaire bouillonne.

Nos enfants respectifs font connaissance. Le courant passe. Marielle et Éric, côté Brigitte. Fabien et Amandine et Quentin du mien.

A partir de 2002, au jardin de notre amour, vont naître nos petits-enfants. Tous les deux ans. Quatre garçons et deux filles. Adorables. Vivants. Dynamiques.

Fabien et Amandine : Lise, Célian et Alban.

Marielle et Éric : Loup et Mailo.

Quentin et Lydie : Thaïs.

En 2005, je prends un appartement à Aix-les-Bains et Brigitte me rejoint dans cet espace en 2007. Nous favorisons les liens entre nos enfants et petits-enfants. Nous réservons un gîte le week-end de Pentecôte. Notre descendance s'y retrouve. C'est le bonheur.

Mariage et voyages



Brigitte et Guy - Montréal 2004

Brigitte et moi goûtons au plaisir des voyages. Canaries, Toscane, Rome, les Cinq terres, la Sardaigne, Crête, Corse, Québec, Croatie, Maroc, Santorin... Un bouquet de merveilles. Contacts humains hauts en couleurs.

Le 6 septembre 2014, date anniversaire de Brigitte : notre mariage. Une centaine de membres de la famille et d'amis ont répondu présents à notre invitation. Mariage religieux et civil. Une étape importante sur le chemin de notre vie de couple. Aboutissement d'une préparation marquée par quelques temps forts de réflexions autour du couple.

Le prêtre qui nous accompagne est un ami que Brigitte connaît depuis l'époque du scoutisme et de ses activités jeunesse. Il nous propose d'effectuer un week-end de préparation au mariage. Au Centre St Hugues de Biviers. Lieu de ressources spirituelles. Qui suit l'enseignement de St Ignace, fondateur des Jésuites. Mais espace ouvert à toutes les tendances.

Nous nous retrouvons avec six autres couples. Jeunes. Très jeunes. L'échange intéressant. Nous écoutons les questions que se posent les jeunes d'aujourd'hui. Nous apportons notre évolution. Brigitte et moi sommes ensemble depuis quatorze ans. Et nous décidons de nous marier. Renforcer notre vie à deux par une dimension spirituelle. Une ouverture à autrui. Donner un sens à notre vie à deux.

Lors de la cérémonie religieuse, à l'église du Bourget du Lac, nous partageons avec nos invités, nos réflexions, nos interrogations, nos doutes, nos témoignages. Moments émouvants qui restent marqués sur le parchemin de notre amour. Vers cette quête d'un approfondissement de notre vie à deux.

Durant toute la cérémonie à l'église, j'ai la larme à l'œil. Emu. La chorale composée de membres de nos deux familles et de nos amis me touche. L'ambiance. Le décor de cette merveilleuse église. Priuré. Je sens également l'émotion de Brigitte. Quel bonheur.

Notre mariage, c'est aussi la fête. Entourée de nos enfants et amis. Nos collègues. Nos relations. A Drumettaz-Clarafond. Salle des fêtes. Une centaine de personnes. Repas. Spectacle. Théâtre avec l'équipe de Rouge banane. Mireille, absente pour maladie, a écrit une compilation sous forme de texte. Joué par les comédiennes et comédiens. Un régal. Chanson de nos enfants et petits-enfants. Puis de nos amis. Un grand moment de bonheur partagé.





Nos enfants et petits-enfants, neveu et cousine

En guise de voyage de nocces... direction les lacs italiens et Venise. Voir les images de cette cité magique est une chose. Mais longer le Grand Canal, courir sur la place Saint-Marc ou monter dans une gondole et voguer dans les ruelles aquatiques procurent des sensations extraordinaires.



Le silence de l'espace



Photo Brigitte Husson. 2018

Un jour de 2018, je reçois un cadeau de Brigitte. Un rêve d'enfant. Voler. Un voyage en Montgolfière. S'élever au-dessus de la terre. Au niveau des montagnes. Proche du soleil.

Nous embarquons près d'Annecy. Un oiseau passe. Nous regarde. Au-dessus du lac. Les humains deviennent fourmis. Points noirs sur carrés verts. Longeons les Dents de Lanfon. Lente montée. Vers le ciel. Et ce silence. De plus en plus assourdissant.

Christian Bobin parle de cymbales de silence. Ce que je ressens se rapproche plutôt du Son continu d'un bol tibétain. Qui n'en finit pas. Et inonde de calme les montagnes. Suggère la paix de l'univers. Silence intersidéral de l'altitude.

Pas un bruit. Pas un cri d'oiseau. Le Mont Blanc trône discrètement comme un bouquet de fleurs blanches dans ce jardin démesuré. Vision à 360°. (Image ci-dessous. Sommes à 3400 m d'altitude). Je suis là. Comme un oiseau suspendu en vol. Médusé. Sidéré.

Ce silence m'envahit. Pénètre. Je frissonne. Bouffée de bien-être. Sérénité. Je ne pense plus à rien. Le rythme de ma respiration s'étire en douceur. Mes yeux écoutent. Moment présent. Silence extérieur et intérieur se confondent. J'ai l'impression de faire corps avec les montagnes. Le ciel. L'univers. Ce silence élève l'âme.



Le Mont Blanc vu de la montgolfière. A 3400 m d'altitude

Evènement 10

Scène et plume

L'amour décuple mes forces, mes idées. L'amour signifie pour moi l'ouverture. L'amitié.

La scène et la plume m'offriront une forme de reconnaissance. Celle de mes pairs. Le train avance sur ses rails.

1. Scène



*Mireille Roux-Faure et Guy Dieppedalle. Le malade imaginaire
Rouge banane Théâtre 2010*

En 1998, je travaille à Vizille. Je cherche à reprendre le théâtre. Non professionnel. Ma collègue m'indique une troupe locale. Les Gourlus. Je joue une première pièce avec eux. Je joue Les suites d'un premier lit de Eugène Labiche. Puis je rentre dans une autre troupe à St Egrève. J'y joue Ionesco : Rhinocéros, La cantatrice chauve avec Mireille Roux-Faure. Nous présenterons La Cantatrice chauve à Rouen. Mon frère Jacques sera présent. C'est dans cette troupe que je fais connaissance avec Mireille et Bernard Faure. Nous deviendrons amis et partenaires.

En compagnie de nombreux amis, dont Mireille Roux, Bernard Faure, Christine Dietrich, de Fabien mon fils et de quelques autres, nous créons Rouge banane Théâtre dans le but de mettre en scène Le café des mirages. Pièce que j'ai écrite pour jouer un seul en scène. Metteur en scène Hubert Barbier. Je suis de nombreux stages : Voix expression corporelle. Clown de théâtre. Lumières...

Au sein de Rouge banane, j'aime jouer de nombreuses pièces : Les tellines, de Philippe Chignier, Mange-moi de Nathalie Papin, Zeste d'humour de Jean-Michel Ribes (50 représentations. La dernière jouée en 2022), Yvonne Princesse de Bourgogne, de Witold Gombrowicz... Et puis Molière.

En 2005, je déménage à Aix-les-Bains afin de me rapprocher de Brigitte. Nous créons, avec Brigitte et Christine, une amie, une nouvelle troupe Croq Sésame compagnie. Qui nous permettra de monter Yan et la rose des sables, avec Eloïse Dahan. Brassens et les femmes avec Robert Dahan. Les Diablogues, de Roland Dubillard, avec Luciano De Francesco. Et L'homme qui plantait des arbres, de Jean Giono, avec Jean-Luc Robert.

Ce support permet également de gérer, en rédactionnel, plusieurs sites internet pour des amis théâtraux comme Rouge banane.

Mais je joue en même temps avec Rouge banane.

Le malade imaginaire Grenoble 2014

Il fait chaud à Grenoble. En cette fin d'août 2014. Environ quatre cent spectateurs attendent. Gradins en plein air. Cour du Vieux temple. Festival de théâtre amateur. Derrière le rideau de fond de scène, en coulisses, sept comédiennes et comédiens se tiennent prêts. Hubert Barbier, notre metteur en scène professionnel, nous a briffés. Il présente le visage de la sérénité. J'ai un trac fou. Comme d'habitude. Je me demande si je vais tout savoir.

Je me dis toujours cela à quelques minutes d'entrer en scène. L'impression d'un grand vide. L'impression que je ne vais pas savoir mon texte. Que, face à tout ce monde, la peur me paralysera. A travers les voiles du rideau, nous sentons le public. Ses mouvements, ses échanges, ses rires. Lorsque le public parle et bouge en attendant le spectacle, l'ambiance est sur un bon chemin. A nous d'assurer.

Il y a vingt ans, lorsque je suis revenu à l'une de mes passions, le théâtre d'amateurs, je m'étais juré de ne jamais jouer Molière. L'apprentissage me semblait trop complexe avec ce français que je pensais désuet. Je n'avais pas confiance en ma mémoire. Mais avais-je confiance en moi, sur le fond ? Certainement pas. Alors je n'acceptais que des rôles secondaires.

Un jour de 2008, la troupe, Rouge banane Théâtre, décide de jouer une pièce de Molière. Je dis « Sans moi ». Hubert me répond : tu en es capable. Devant l'insistance du groupe, je cède. Et Hubert ajoute alors :

- Tu seras Argan. Le malade.

Là j'ai dû pâlir, retenir mon souffle, transpirer. Trembler. Il ajoute.

- Mireille Roux, ta partenaire, sera Toinette.

Je suis soulagé quelque part. Mireille, comédienne hors pairs. Rassurant. Et puis cette pièce est terriblement d'actualité quand elle dessine le pouvoir médical face aux patients naïfs ou peu informés. Quand elle décrit les difficultés relationnelles au sein de la famille.

A Grenoble, ce soir-là, nous jouons en plein air et par beau temps. La quarante quatrième représentation de ce Malade imaginaire. Façon moderne. Tee-shirt rouge en haut, pantalon de jogging jaune. Argan ne semble pas trop malade à première vue. C'est un Molière actualisé que nous interprétons. J'ai la pêche. Dans le public Brigitte ma femme, Quentin mon fils et Lydie sa compagne (Epouse aujourd'hui). Fabien mon aîné est venu à la représentation précédente. Quelques amis. Bernard Faure, à la technique, monte les lumières et va envoyer la musique. Style moderne. Jeune. Dynamique. Percussions. Bernard lance les premières notes. Le public applaudit et suit le rythme de la musique avec les mains. C'est parti. Bien parti. Je rentre en scène. Mouvements de gymnastique. Rythme. Applaudissements.



Sur un plateau 2010

Photographie : Yannick PERRIN

Le malade imaginaire

L'art de l'humour

J'aime faire rire. Mais il s'agit d'un art difficile. Exigeant au niveau de la technique. L'humour peut permettre de contourner un obstacle. De le tourner en dérision. L'humour peut faire mal à l'autre. Outil délicat. A manier avec prudence.

Aujourd'hui, mon humour au théâtre s'inspire plus de l'humour anglais, froid, distant. Après *Zeste d'humour*, je me lance avec mon ami Luciano De Francesco et Cécile dans *Les Diablogues*, de Roland Dubillard : « La musique de placard » et « La pluie » restent deux textes intemporels qui provoquent le rire par leur subtilité linguistique. Le décalage entre questions et réponses. Les contrastes. J'adore. Comme j'ai aimé jouer Ionesco dans *La cantatrice chauve*.

Texte complexe en raison de nombreuses répétitions de répliques identiques. Mais original. Je suis sensible à une certaine forme d'absurde. Cet auteur y aborde la question de la difficile communication entre les êtres humains.



Zeste d'humour

Mourir de rire

Une fois nous avons joué sur la scène d'une station de sports d'hiver : Zeste d'humour. Au moment où je commence mon texte Le corbeau et le renard, en bafouillant, je sens, au premier rang, qu'une personne s'agite. Et sort. Eblouis par les projecteurs, nous ne voyons rien de l'endroit où nous nous trouvons sur scène. Le public a tout à fait le droit de ne pas apprécier un spectacle. Après la séance, notre équipe et l'animatrice de la station allons partager une pizza à la brasserie d'à côté. Là, une femme s'approche de nous et nous dit :

Veillez nous excuser. Mon mari et moi sommes sortis pendant votre spectacle. Mon mari est cardiaque. Il riait. Il riait. Au bout d'un moment il riait tellement fort qu'il a commencé à ne plus respirer normalement. Il étouffait. Je l'ai emmené dehors. Nous n'avons pas osé rentrer de nouveau pour se placer au premier rang. Mais dès le début de votre spectacle : mon mari était déjà mort de rire.

Le corbeau et le renard

Le rythme de mon écriture suit d'abord les chemins des textes écrits à l'occasion d'anniversaires ou de fêtes. Puis il opère une orientation vers le théâtre. On commence à me demander de présenter un texte, un sketch, une lecture. J'adapte un sketch de Pierre Repp. Comédien. Bafouilleur, champion des contrepèteries. Le professeur de diction. Puis j'écris un texte humoristique Le corbeau et le renard. L'idée du type qui bafouille me tient à cœur. Et la pirouette des mots m'intéresse. C'est un homme qui parle vite et s'emmêle les mots. Il mélange les mots d'une même sonorité. Le Corbeau et le renard devient : Le Cargo et le Barbare. Pardon... le bardeau et le canard...Le carreau... Le bourreau et le... Le barreau ... Le beau...Le Bon, la brute et le truand (Western de l'époque) Ce texte fait ensuite partie du spectacle Zeste d'humour qui connaîtra une cinquantaine de représentations.

Le théâtre à domicile



Au sein de Rouge banane et avec le Café des mirages, nous commençons à pratiquer le Théâtre à domicile. Dès 2007. Une solution plus économique et écologique que les tournées classiques. Et qui permet d'apporter le théâtre au plus près du public. Offrant des conditions financières très avantageuses. Et puis, en petit comité, le dialogue naît aisément entre spectateurs et comédiens. Mais, pour les comédiennes et comédiens, le technicien ou technicienne, s'impose l'obligation de s'adapter à de nouveaux espaces. Ce qui est très formateur.

Et la question du climat



Aquarelle Brigitte Boyer

Il est important pour moi d'interpréter, en 2022, le texte de Jean Giono : L'homme qui plantait des arbres.

Il correspond tout à fait à notre souci à tous : l'avenir de notre planète. La place de la nature. La protection des arbres. Ecouter le langage des arbres. Quel avenir pour nos enfants ?

A notre petit niveau, nous tentons de limiter les gaspillages énergétiques. Limiter les déplacements. Limiter l'usage de l'info papier. Recycler les décors. Messagerie verte... Brigitte Boyer, une amie, nous réalise deux aquarelles afin d'illustrer ce spectacle.



Aquarelle Brigitte Boyer

2. Plume

Depuis mon divorce, l'envie de m'exprimer par écrit devient plus forte. A mesure que se creuse le sentiment de solitude. L'éloignement de mes enfants. L'absence de partage avec une conjointe. Les réflexions engendrées par le divorce. Le cheminement thérapeutique. Mes nuits difficiles : cauchemars.

A partir de 1995 s'ouvre une période littéraire qui perdurera.

La poésie d'abord, l'écriture ensuite, prennent une place prépondérante. Comme une respiration régulière. Un besoin vital. Elle exprime la souffrance d'une tranche d'existence. La solitude. Le questionnement sur la vie et la mort. Sur l'amitié et l'amour. Peut-être aussi révèle-t-elle la souffrance d'une enfance égratignée, meurtrie. La cinquantaine marque une étape dans ma vie. Un tournant.

Poésies et nouvelles

. Poésies imaginées

Ecriture d'environ cinq cents textes qui ont fleuri tout au long d'une vingtaine d'années. A partir de 1995. Récits plus ou moins poétiques. Pointes d'humour. Un zeste de sensualité. Quelques nouvelles.

. Collaboration avec Théâtre & animation

En 2018, je participe à la rédaction de la revue nationale du théâtre amateur : Théâtre & animation. Articles, mais aussi Billets d'humeur. Comme Le Bouton de Molière.

. Journal familial et association



En 1990, ma mère, Hélène décède. Mon père est malade. A mes sœurs et frères je propose, dans le cadre du maintien des liens entre nous, de créer un outil de communication style Newsletter. Mes nièces, neveux et moi-même décidons de créer un journal familial. Magazine annuel, d'une trentaine de pages. Nicolas, artiste photographe, en est l'illustrateur.

Cet outil de communication deviendra le reflet de la fête familiale annuelle. Vincent écrit des saynètes de théâtre, comme son arrière-grand-mère Louise Lepicard. Le talent littéraire et théâtral lui colle à la peau. Sa plume est d'or. Ces saynètes sont jouées dans les réunions de famille. Et publiées dans ce journal.

Peu à peu, notre fête familiale annuelle devient compliquée à mettre en route. De plus, le journal, diffusé sous forme de papier, à tous les membres de la famille, coûte cher. En 2000, je propose la création d'une association familiale destinée à gérer nos activités de communication et s'ouvrir à la recherche généalogique. Plusieurs noms sont débattus.

Celui qui est retenu : Des Vikings aux Dieppedalle. Quelques années après, un site web familial est réalisé. Isabelle Nodet en est la webmestre. Ces activités perdurent encore aujourd'hui. En 2022 le journal familial fête ses trente-deux ans.

A sa naissance, le journal compte trois ou quatre feuilles. Tapées à la machine. Illustrées par des collages. Pages photocopées et envoyées par la poste à la trentaine de membres de notre famille. Aujourd'hui, le journal continue d'être édité chaque année. Format papier pour celles et ceux qui le souhaitent. Format électronique aussi et publié sur le site familial. Une trentaine de pages illustrées de photos et d'articles réalisés par plusieurs membres de la famille. Le nombre de membres dépasse, à ce jour, la centaine. Les moyens techniques ont pris le relai. Le site web familial constitue désormais le vecteur principal d'informations familiales et de liens. Autour d'Isabelle Nodet, toute une équipe compose, aujourd'hui, le comité de rédaction : Marie-Christine Moalic, Marie-Véronique Bacher, Nicolas, Vincent, Jacques, Maëlle Nodet et d'autres ponctuellement. Notons les merveilleuses photos de Nicolas Dieppedalle. Artiste de l'image. Magicien de paysages et de portraits. Un talent d'observateur de la nature et de la beauté humaine.

Créer un journal en collaboration avec mes neveux et nièces est pour moi une nouvelle aventure. Une passion. Un bénévolat qui m'apporte le plaisir des relations humaines. Un service à rendre à la famille. Valoriser autrui. Tisser des liens autrement. Peut-être compenser un métier dans lequel j'aurais aimé m'engager.

Publications adultes

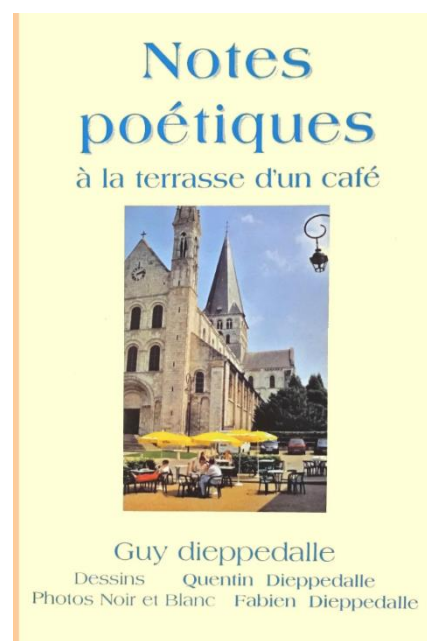
Notes poétiques à la terrasse d'un café

De l'écriture intime à la publication d'un livre

En 1999, l'envie me prends de laisser une trace. Faire savoir autour de moi. Que j'écris. Que j'existe. Trois cents textes sont répertoriés sur mon ordinateur. Il serait temps que je sélectionne les plus intéressants à mes yeux. En 2002, je publie, en autoédition, « Notes poétiques à la terrasse d'un café ». Ce livre présente la compilation d'une partie de mes écrits. Une dizaine d'années de production littéraires de textes courts. Une cinquantaine de récits.

Les meilleurs à mon goût, à cette époque. Poésie, humour et nouvelles cohabitent avec quelques images réalisées par Fabien et Quentin que je souhaitais associer à mon œuvre. Brigitte me soutient dans cette démarche d'écriture. Et m'aide à organiser une soirée Dédicace. De nombreux amis m'entourent à cette occasion. Sketch sur le pastiche d'une émission littéraire. Excellente soirée.

Le mois où ce premier livre paraît, naît notre première petite fille Lise Dieppedalle. Novembre 2002. Double joie.



Le café des mirages

Depuis 1999, je me forme au théâtre et j'interprète, sur scène, des auteurs intéressants. Labiche, Ionesco, Jean-Michel Ribes...

Mais j'ai envie de tenter un essai.

En 2004, deux ans avant de prendre ma retraite, je demande une disponibilité à mon employeur, le Département de l'Isère. Le social ne correspond plus à ma ligne de vie. Un rêve fait surface. Ecrire une pièce de théâtre et la jouer moi-même. Seul en scène. Pendant une année sabbatique j'écris une pièce de théâtre.

En réalité, le comédien peut être seul sur scène. Mais il est aidé, en cela, d'un metteur en scène, d'un technicien

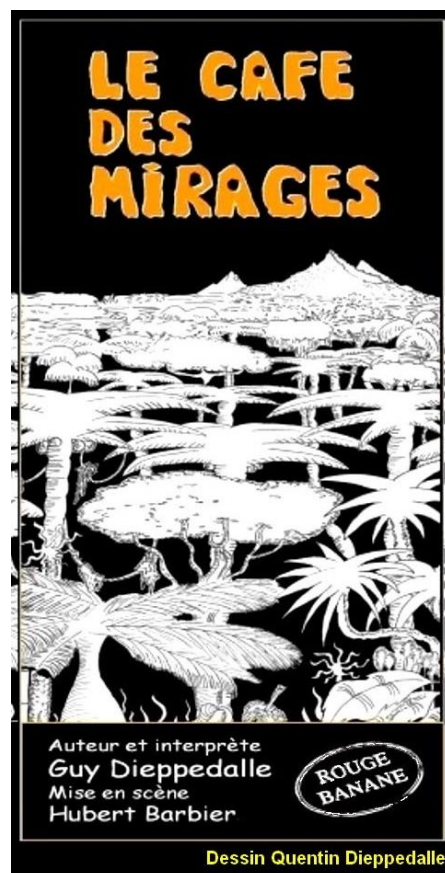
Lumières et parfois d'un technicien Son.

Et d'une association pour soutenir son projet. Ici, Rouge banane.

Fabien sera le premier Président de Rouge banane. Quentin assurera le dessin de l'affiche de ce spectacle.

De cette épopée, je retiens une grande amitié avec le couple Roux-Faure. Mireille sera ma partenaire de théâtre durant une vingtaine d'années. Bernard deviendra un décorateur hors pairs et un spécialiste de l'éclairage artistique sur scène.

Cette pièce de théâtre, créée en 2005, constitue, dans mon parcours de vie, une clé de voûte. Un moment charnière. Un temps fort qui va me permettre d'achever un processus de revalorisation. Les ogives de l'édifice s'achèvent. Deux piliers se rejoignent. Ecriture et théâtre.



Soixante minutes, seul en scène

Rouge banane s'engage, dès sa naissance, dans une pratique nouvelle. Le Théâtre à domicile. En appartement, en maison, dans un café, une brasserie, une grange, une chapelle abandonnée, un jardin...

Nous nous trouvons dans une grande salle de séjour. Une soixantaine de personnes. Théâtre à domicile. La Première chez Anne-Claire et Marc Mounier-Poulat, nos amis, est une réussite. Je rayonne de bonheur. Mon entourage est aux anges. J'en suis heureux. Moi qui prenais toujours des petits rôles auparavant. Qui avait peur d'apprendre un texte trop long. Peur des trous de mémoire. Soixante minutes, seul sur scène. Nous compterons 21 représentations en 18 mois. 1000 spectateurs. L'apothéose : la Sélection au festival national de Châtillon-sur-Chalaronne en 2007.



Presse Châtillon festival

Voici l'extrait d'un article de presse paru dans le cadre du festival national de Châtillon-sur-Chalaronne en mai 2007.

Guy dans le Café des mirages. Au festival de Châtillon-sur-Chalaronne. Photo Zeizig-mascarille. 2007

La Presse :

Corps à corps avec l'invisible

Belle échappée d'une âme poétique par l'expression corporelle. Guy Dieppedalle nous offre une invitation au voyage spirituel.

« Par sa maîtrise du corps et de l'espace, l'artiste fait revivre la magie du théâtre, nous invitant à voir l'irréel qu'il nous montre, à croire ce que l'on ne voit pas. Le pouvoir est à l'imagination. Les formes naissent sous le regard et les gestes du comédien avec une expressivité rare qui frôle celle du mime. Les situations s'installent et se répètent avec humour au rythme lent du rêve. Les incohérences de ce monde intemporel nous semblent aller de soi. Ainsi Sarah, cette vision d'un jour, conduira notre homme sur le toit du monde après un long et périlleux voyage à bord de l'Orient express et en compagnie de Léonard de Vinci et Mona Lisa ».

Extrait du Café des mirages

Arrivé au sommet de la montagne, Fred croit apercevoir la femme dont il était à la recherche. Sarah.

Texte mis en musique et interprété par Didier Sonnier à la guitare et joué par Bernard Faure à l'accordéon.

Sarah, l'étrangère

Sarah

*Tu es une étrangère.
Clocharde sur mon trottoir.
Inconnue des regards
Tu es d'un autre monde
Nomade et solitaire.
Errante et vagabonde.*

*T'as connu la galère
La banlieue de Glasgow
Sur les pavés mouillés
A traîner les cafés
Pour quêter une bière
Et chanter sans un mot.*

*T'as connu un amant
Regard bleu comme la mer
Le temps d'un carnaval
Douce caresses éphémères
Au cœur de Montréal
Sur le fleuve Saint Laurent*

*T'as appris la bohème
Marins ivres, bateaux fous
A te battre sans armure
A crier des poèmes
Et graver des mots doux
Aux quatre coins des murs.*

*T'aurais voulu écrire
Le sérieux de l'humour
L'inaccessible amour
Crier la liberté
Imposer ta fierté
Refuser de souffrir.*

*Embarque vers ton ailleurs.
Déroule ta grande voile
Suis le chemin tracé
Des oiseaux migrateurs
Chapiteau des étoiles
Jusqu'au rêve éveillé.*

*Approche de mon navire.
Ne dis rien. Ne parle pas.
Sauf les mots du silence,
Les paroles du sourire.
Garde ta main de l'enfance.
Suis les vagues de mes pas.*

*Chatouille mes idées
La passion de ma flamme
Ouvre ma porte en bois
Tu verras dessinées
Les couleurs de mon âme
De mon amour pour toi
Sarah.*

Luciole rouge

Au bout de plusieurs années de thérapie, mon esprit a cheminé. Sur mon enfance et ses événements, les mots se sont posés comme l'oiseau sur son nid. Evelyne Brun, une amie, elle-même thérapeute par ailleurs, m'ouvre les yeux. Elle me conseille de lire un livre. Je réalise enfin. Et je prends conscience de la qualité de mon agression. Mon incident à l'âge de 11 ans. Un viol.

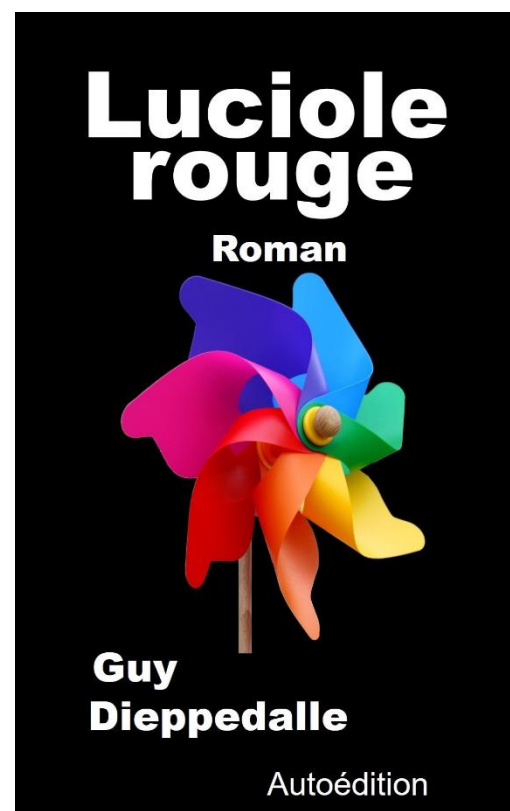
Je choisis une thérapeute. Marie-Thérèse. Qui m'accompagne dans cette dernière ligne droite. Mon objectif est de prendre du recul. Ecouter la voix de mon enfant intérieur. Eclairer certaines images restées oubliées dans l'ombre de ma jeunesse. Tout d'abord, je décide de m'exprimer par l'écrit à l'intérieur de ma période de thérapie. Entre deux séances. L'écrit est repris la séance suivante. Au fil des semaines, Les textes deviennent durs. Violents. Les mots dépassent la raison. La haine qui dormait dans les profondeurs, dans la vase de mon étang intime, refait surface. Libération. Par les mots. Par l'écrit. Par les cris.

Les mots, je les pose sur la table de ma thérapeute. J'ai envie d'aller plus loin. De partager ces sentiments avec mon entourage. Je décide alors d'écrire ce que j'ai sur le cœur. Les mots de mon agression prennent forme sur le papier. En 2015. « Luciole rouge » est écrit. Et publié. Un roman d'autofiction. En autoédition. Je me fais coacher par un écrivain parisien. Avec lequel je travaille par mail. Ce livre, j'y raconte mon agression. Et ses conséquences. Verse une dose d'imaginaire. Afin d'atténuer la douleur du cœur. Achèvement d'une thérapie. Long processus de guérison. Prise de distance. L'évènement que j'avais sur le cœur est désormais hors de mes tripes. Posé sur la table. Fin d'un chemin. Celui de la résilience.

Diffusé à un faible tirage. Mais déposé à la Bibliothèque nationale de France. La voie littéraire remplace le chemin judiciaire. Un témoignage qui peut servir à d'autres.

Cet écrit intime, je le partage avec Brigitte qui me soutient dans cette démarche. Ma thérapeute m'encourage. Je prends la route. Un sac à dos allégé. Distanciation. Le récit de ce viol n'est plus prisonnier de mon esprit. De ma mémoire. Je peux enfin en parler. D'abord tout doucement. J'hésite encore un peu. Ce mot me brûle les lèvres. Il choque mes interlocuteurs. Puis le brouillard du silence s'évapore. Autour de Luciole rouge, j'échange avec mes enfants, mes frères et sœurs. Quelques amis. Surprise générale. La diversité des réactions est à l'image de l'éventail des caractères. Certains sont dans l'empathie. D'autres me disent qu'en fait ils ne me connaissent pas bien. Et l'un d'entre eux me dit : j'espère que cela restera seulement publié au niveau familial. Je rassure, le nom de famille ne sera pas mêlé à cet évènement. Tout va bien. Dormez braves gens.

Je me sens plus léger. Plus disponible. Plus libre. Les cauchemars disparaissent peu à peu. Paix intérieure. Une main se glisse dans la mienne. Peut-être celle de mon enfant intérieur. Mes pas prennent le chemin du pardon. Une cicatrice reste, elle. Sur le cœur. Indélébile.



Publications jeune public

En lisant des ouvrages pour le jeune public, le goût me vient d'écrire, moi aussi, pour des enfants. Et les dédier aux plus jeunes de nos petits-enfants.

Je place mes pas dans ceux de ma grand-mère et de ma mère. Je les publie pour notre entourage. Et les dépose à la Bibliothèque nationale de France.

C'est pour moi une reconnaissance. Un aboutissement. Une joie de pouvoir prendre plaisir à écrire à communiquer à apporter de l'imaginaire et un petit morceau de bonheur aux enfants.

Le toucan et la pomme

L'histoire

C'est l'histoire d'une pomme. Elle tombe sur la tête d'un renard. Ensuite, elle bouche l'entrée d'un terrier dans lequel vit une marmotte. Et, accompagnée d'un toucan, cette pomme termine sa course sur une île lointaine. Dont les pépins serviront à faire pousser un pommier. Pour la joie d'une enfant. Mina.

Album publié en 2019
et dédié à Thaïs Dieppedalle,
âgée de 3 ans.

Le toucan et la pomme



Guy Dieppedalle

Autoédition

Yan et l'oiseau magique

L'histoire

Yan veut être magicien.
Il ouvre un livre sur ce sujet.
Prononce une phrase magique.
Apparaît alors la fée Colombine.
Une colombe qui lui propose
de faire un vœu. Yan accepte.
Colombine va accompagner
notre héros dans un voyage
initiatique. Une aventure qui le
conduira jusqu'à la
Grotte aux fées.
Là, il sera nommé Magicien.

Yan et l'oiseau magique

Guy Dieppedalle



Autoédition

Album publié en 2019 et dédié à Mailo Morel, âgé de 7 ans

Le Mont Secret

L'histoire

Plusieurs cris étranges viennent de retentir près du sommet du Mont Secret.

Une expédition pédestre se met en route pour tenter de résoudre ce mystère.

Personnages :

Théo le gardien de refuge.

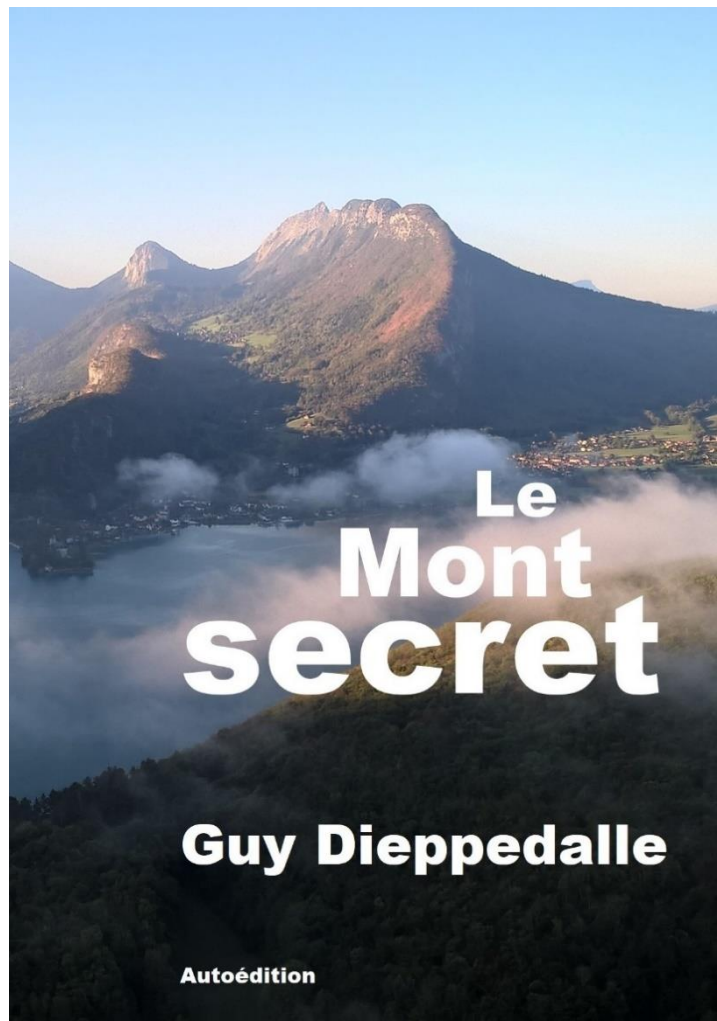
Fred le randonneur et géologue.

Swann la gardienne du Parc.

Flore la journaliste.

Après quelques péripéties dans la montée.

Dont une rencontre avec un sanglier. L'équipe découvrira une grotte inconnue jusque-là. Dégagée suite à un éboulement. Une grotte étrange...



Album publié en 2019 et dédié à Loup Morel âgé de 9 ans

Yan et la rose des sables

L'histoire

Elle se déroule dans un petit village de Bretagne du bord de mer. Port de pêche. Un enfant Yan. Orphelin de mère, Yan vit avec son père Greg. Il voit souvent la sœur de sa maman : Hermeline. La maison de son papa est grande. Yan ne s'y sent pas en sécurité. De plus, Greg est souvent absent du domicile. Grand navigateur. Commerçant. Greg vend du chocolat. Greg n'est pas homme de communication. Exigeant avec lui-même et avec son fils. Parle peu à la maison. Sa vie est en mer. Greg dévalorise son fils dont il ne perçoit pas les difficultés. La difficulté d'aimer son père.



Un soir, la situation va basculer lorsque Yan se sauve du domicile. Se réfugie chez sa tante Hermeline. C'est là que Yan apprend alors que le bateau de son père, qui faisait route pour le Québec, s'est échoué sur l'île aux méduses. Un endroit peu accueillant pour les marins. Yan décide, avec l'aide d'Hermeline, de partir sauver son père. En bateau. Yan tient, dans sa poche, le cadeau que sa maman lui a offert un jour : une rose des sables. Il part affronter la tempête et d'étranges personnages qui vivent sur l'île aux méduses. Voyage initiatique qui modifiera les relations Père-Fils. Transformera le regard que porte Greg sur son fils. Ecrite en 2015 et jouée en 2016. La distribution : Une comédienne, Eloïse, moi-même, et une grande marionnette créée par Bernard Faure, également régisseur Lumières. Mise en scène Hubert Barbier. Pièce sélectionnée à deux festivals de théâtre amateur.

Extrait

Lettre de Greg à son fils Yan

« Yan. J'ai tardé à te donner de mes nouvelles. Mais je suis en mer, très loin de chez nous. Aujourd'hui je prends un temps de repos sur l'île de Terre Neuve, au Canada. Il y a deux jours, une tempête se dresse à l'horizon. Pas prévue au Menu. Une première bourrasque malmène mon bateau. Et pousse la mer dans ses retranchements. Des vagues comme des ogres qui surgissent devant toi. Un coup de chien qui te tord les tripes. Des dragons qui crachent le feu des profondeurs de l'océan. Et qui donnent une grande claque salée au bateau. Une mousse blanche comme la neige sur les volcans d'eau. Ça dégouline de partout dans la cabine. Les cris de la tempête éclaboussent les vitres. Un coup de tonnerre éclate. Explosion du ciel, de la terre. Me fait vibrer les tympans. La peur. Elle s'approche de moi. Effleure mes jambes. Caresse ma peau. Me fait frissonner. Et m'envahit. C'est la première fois.

Sur le bateau, je garde précieusement la rose des sables que tu m'as offerte. C'est un porte-bonheur. Et lorsque je la regarde, je vois ton visage. Ton sourire. J'ai souvent repensé à l'épisode difficile de l'île aux Méduses où tu es venu me sauver. Je me suis cru perdu. Tu sais Yan, lorsque je reviens de voyage à la maison, j'éprouve des difficultés à te regarder dans les yeux. A t'écouter avec attention. Alors, ma main écrit ce que je ne peux pas dire.

Ce matin, les nuages s'envolaient. Vers l'Est. Vers chez nous. J'ai embrassé le vent en pensant très fort à toi. Tu sais que j'aime observer les étoiles. Cette nuit, regarde le ciel toi aussi. Porte ton regard vers le Petit Charriot. Qu'on nomme La Petite Ourse. La première, celle qui entraîne toutes les autres, se nomme l'étoile polaire. C'est la plus grosse. Elle indique le nord aux navigateurs. Chaque soir, au coucher du soleil, je regarderai l'étoile polaire moi aussi. Elle nous reliera. Comme un fil de lumière. Elle scintillera. Et nous renverra nos clins d'œil.

J'ai une grande envie de te serrer dans mes bras.
Je t'aime. Ton Papa ».

Thaïs me raconte

Un jour Thaïs, cinq ans, me raconte une histoire. Je la trouve touchante. Et lui propose d'en faire un album. J'écris le texte qu'elle me dicte. Elle illustre son récit par des dessins. Je mets en pages. Et fait imprimer. Ainsi naît : La marmotte qui voulait avoir des amies. Et puis Thaïs me raconte une seconde histoire. Même processus. Nouvel album : Le chamois qui voulait une famille.

Thaïs
Dieppedalle

La marmotte qui voulait avoir des amies



Autoédition

Thaïs Dieppedalle

Le chamois qui voulait une famille



Autoédition

Evènement 11

Grand-père



Week-end familial à Marignac-en-Diois. Mai 2021

De gauche à droite et de haut en bas : Alban, Marielle et Maïlo, Célian (Tout en haut), Lydie et Thaïs, Brigitte (Visage entre Lydie et Loup), Loup, Fabien, moi-même, Quentin, Éric et Lise.



Quentin, moi-même et Fabien. 2013

Le rôle

Nous avons eu cette chance, avec Brigitte, c'est de nous rencontrer avant la naissance de nos petits-enfants respectifs. Et d'habiter dans un immeuble comprenant un grand parc boisé. Nos petits-enfants nous ont toujours connu ensemble. Nous avons, avec eux, joué le rôle de grands-parents. Un rôle à part. En dehors des contraintes éducatives du couple parental. Mais avec nos propres règles. Communes à l'ensemble de nos petits-enfants. Un rôle aux multiples facettes : L'accueil du week-end ou durant les vacances scolaires. Garde à domicile. Jeux ensemble, allongé à côté d'eux sur le tapis. Activités sportives pour eux : ski, accrobranches, randonnées pédestres, plage au bord du lac... En week-end collectif avec l'ensemble de notre descendance dans un gîte loué pour l'occasion. A Noël, Pâques et la quêtes des œufs en chocolat dans le parc. Autour d'un repas, d'un anniversaire. Avec des amis. En vacances en Bretagne ou en camping dans le sud. Lectures d'albums jeune public, ou BD, spectacles de marionnettes montés avec eux, jeux de société, jeux de Lego, train électrique, dessins animés, chansons, places de théâtre... Toute la panoplie d'une ouverture vers l'extérieur, d'un échange, d'une œuvre collective. D'un apprentissage de la vie. Dans le respect d'autrui. La tolérance. L'amitié. L'amour.

De mon côté, enfants, belles-filles, beaux-enfants et petits-enfants me soutiennent et viennent me voir au théâtre, m'accueillent, me chérissent. J'en suis heureux.

Nos enfants, beaux enfants et petits-enfants : les rayons de soleil sur la couleur de notre cœur.

Un regret

Celui de n'avoir pas connu mes grands-parents. Je pense que le rôle de Grand-Père tient une place importante. Il peut être écoute, soutien, conseil. Il tient aussi le rôle de second modèle paternel. Il inscrit les enfants dans une lignée. Une génération. Une histoire familiale.

Le fossé entre générations

Je trouve que, dans notre pays, le fossé s'agrandit entre les générations. Les rôles s'inversent. Nous vivons dans une société marquée par le changement quasi permanent. Les jeunes générations grandissent dans un tout autre monde que celui des personnes de plus de soixante ans.

Pour les adolescents d'aujourd'hui, les personnes âgées de soixante-dix ans, dont je fais partie, ont dû vivre dans une autre civilisation. Je ne pense pas exagérer le propos. En 1950, nos ordures ménagères sont collectées par des carioles tirées par un cheval. Le train à vapeur est à son apogée. La télévision commence à apparaître, en noir et blanc et à certaines heures de la journée. Une seule chaîne. Certaines femmes des milieux pauvres lavent leur linge dans les lavoirs communaux. En extérieur. Les autoroutes n'existent quasiment pas. La voiture reste un luxe.

Le lave-vaisselle n'est pas inventé. Quant à l'internet et aux ordinateurs, nous en sommes encore éloignés. Le téléphone fixe s'étend à toute la population. Mais pour obtenir un interlocuteur, nous devons passer par une standardiste en lui indiquant un numéro et la commune de résidence. Et il y a parfois confusion. Dans la BD Tintin et Milou, le Capitaine Haddock reçoit des communications téléphoniques destinées à la boucherie Sanzot.

Aux Tourelles, nous recevons des communications destinées à Maître Charrier, notaire. Le numéro de téléphone de ce monsieur est le 474 à Melun. Or les standardistes peuvent mal entendre et appellent parfois le 474 à Meulan, chez mes parents. Aujourd'hui les téléphones n'ont plus rien à voir avec ceux de 1950.

N'avons-nous plus rien à transmettre ? Témoignages ? Expériences ? Ce sont nos enfants et petits-enfants qui parfois doivent nous former. Notamment à l'informatique et aux communications électroniques. Nous devons vivre dans un monde de demain. Le présent coule comme le sable entre nos doigts.

Là où le bât blesse : La ligne générale de notre société tend à mettre les anciens plutôt à l'écart de la marche du monde. En Ehad ou en foyers. Alors que les vieux possèdent une vision historique. Familiale (Généalogie), économique, culturelle, professionnelle (L'expérience d'entreprise) et humaine. Ils peuvent encore donner un coup de mains. Eclairer. Conseiller. Ouvrir quelques portes. Donner de leur temps précieux. Garder un contact avec d'autres générations. Susciter et retrouver les fêtes familiales.

Lecture à voix haute

J'aime lire en public. A voix haute. Valoriser les mots dessinés par un auteur. Les respirer. Les sentir. Les caresser. Les colorer. Les articuler. Les mettre en exergue. Les entourer d'une feuille de silence. Comme on offre un cadeau bien enveloppé. Les offrir au public. Partager l'émotion d'un texte avec les spectateurs. Comme on partage l'intimité d'un moment à deux. Laisser s'envoler les mots dans l'espace. Comme un enfant lâche un bouquet de ballons multicolores. Vers le ciel. Des mots éphémères qui entrouvrent la porte du rêve et de l'imaginaire.

Autre forme de représentation théâtrale. La lecture en public semble plus simple. Plus souple de prime abord. Mais certainement plus exigeante que l'art théâtral. La ponctuation amène une respiration. Une phrase exige un regard vers le public. L'articulation impose un rythme lent ou rapide.

En 2022, je lis « L'homme qui plantait des arbres », de Jean Giono. Un texte d'actualité sur l'importance de la protection de la nature et de l'environnement. Sur la place des arbres pour la vie de l'humanité.

Lire et faire lire

Je m'inscris dans le dispositif Lire et faire lire, en 2012.

Lire et faire lire est un programme national éducatif d'ouverture à la lecture et de solidarité intergénérationnelle. À la demande des directeurs des structures éducatives et culturelles et en cohérence avec le projet éducatif, des bénévoles de plus de 50 ans offrent une partie de leur temps libre aux enfants pour stimuler leur goût de la lecture et favoriser leur approche de la littérature.

Après cinq années dans une école d'Aix-les-Bains, Loup Morel, notre petit fils, trouve anormal que je ne lise pas dans son école à lui, à Chanaz. Il intervient auprès de sa maîtresse pour que je lise dans sa classe. La Directrice et la Professeure des écoles sont d'accords. Nous en discutons avec Marielle. Qui me soutient dans ce projet. A partir de 2016, j'interviens dans la classe de grande maternelle de Loup. En grande section de maternelle et en primaire. Pendant le temps scolaire.

J'aime ce dispositif dans le sens où il apporte un échange. Un partage. Entre générations. Et une fabuleuse ouverture au niveau de la littérature jeunesse.

Un jour, en ouvrant la porte de la chambre des enfants à Aix, je vois Loup qui lit un album jeune public à Thaïs, âgée de trois ans. Une autre fois Maïlo lit à haute voix une bande dessinée. Thaïs l'écoute attentivement. Ça fait chaud au cœur.

Conclusion

Jusqu'à ces dernières années, ma mission sur terre n'a pas été un long fleuve tranquille. Comme le destin de la plupart des êtres humains.

Les peurs et accidents de mon enfance m'ont permis de réfléchir et de rebondir. Et d'être ce que je suis aujourd'hui.

Un homme apaisé. Un peu plus serein. Aimant. Amoureux de ma femme, de ma famille, enfants et petits-enfants. Appréciant la nature, les fleurs, les arbres et les rencontres humaines. Oscillant entre l'indépendance et l'ouverture vers l'autre.

Un itinéraire en progression. Lente, hachurée, sinueuse. Une résilience.

Chaque évènement a été l'occasion de me poser et de repartir. Chaque jour m'a apporté un moment d'émerveillement. Un contact. Un paysage. Un de ces petits miracles du quotidien qui caressent le cœur. Et font aimer d'être, d'exister.



En guise de conclusion à cette déambulation, j'ai écrit cette lettre.

À nos enfants et petits-enfants

Par Guy

Aime t'approcher de l'autre

Tu ne mesureras jamais assez la puissance et la fragilité de l'être humain.

La force des sentiments permet d'en exalter la puissance, mais la durée, parfois toute une vie, souvent quelques instants, en rappelle l'extrême fragilité.

Pour aimer l'autre, tu devras t'en approcher.

Tu t'avanceras prudemment. Comme deux étrangers face à face se rencontrent sur le sentier de la connaissance mutuelle.

Tu te familiariseras avec ta compagne ou ton compagnon, en douceur. Lentement. Tel un Petit Prince de la ville aux abords de la forêt tropicale des sentiments. Tu entendras le cri des passions, sensible à la chaleur des désirs.

Aime en toute confiance

Alors tu pourras établir un échange, empreint de séduction, mélange d'écoute patiente et attentive, de calme, de respect des idées et des cheminements, d'une compréhension réciproque.

Sache que l'amour prend forme, patiemment, par l'acceptation des différences.

Les temps de silence complice participent au ciment de l'amour.

Le tutoiement ne doit pas masquer le fossé initial qui sépare deux êtres humains différents : homme et femme.

Tu construiras, ainsi, chaque jour avec ton compagnon ou ta compagne, un paysage de bien-être et une relation de confiance et de tolérance.

Aime ce corps qui héberge une âme

Aime tomber sous le charme et la tendresse d'un regard. Les yeux ne sont-ils pas la fenêtre de l'âme ?

Apprécie pleinement une odeur, la forme d'un visage, la couleur d'une chevelure, d'une silhouette.

Parmi tous les sens, celui du toucher, vecteur d'énergie, est le plus puissant, car le contact de la peau irrigue de bien-être l'intégralité du corps.

Ta main tient une place toute particulière, essentielle, osant une caresse, offrant un massage. Tes lèvres lui offriront d'autres sensations.

N'oublie pas que le corps que tu touches est sacré. Il abrite ce que ton compagnon ou ta compagne possède de plus précieux au monde : son âme.

Aime en partageant

Partage avec elle les valeurs fondamentales de la vie, certaines idées essentielles, mais pas toutes. Sois complice des gestes quotidiens, des rires, des sourires et des pleurs.

Echange de petits cadeaux, les plus anodins, les plus drôles et donne-lui de doux baisers.

L'amour ne peut se passer, non plus, de dialogue mutuel, de défis permanents.

Il doit aussi préserver un espace de solitude où chacun se ressource, comme les cordes de la guitare d'un musicien invisible savent jouer ensemble, mais selon leur propre tonalité, la mélodie du bonheur.

Aime dans les difficultés

Le chemin de l'existence est semé d'embûches, éclairé d'ombres et de lumière. C'est au creuset de ces moments difficiles que se forge le caractère et se rapprochent les êtres humains.

Sache rester ferme dans tes positions fondamentales, tes valeurs, tes idées et tes actes. Ne dis pas « oui » trop rapidement ou bien « non » tardivement. Place la franchise au cœur des débats. Aborde avec simplicité les questions de fond, sans oublier la compassion, l'encouragement réciproque, la valorisation de ta compagne ou de ton compagnon et de toi-même. L'acceptation d'autrui tel qu'il est, dans sa différence.

N'oublie pas qu'un conflit se règle dans un esprit de tolérance réciproque.

Utilise le pardon. Aide-toi de la prière.

En un mot : Aime

Aime-toi toi-même. Aime l'autre. Aime autrui. Comme tes parents t'ont aimé. Comme Dieu t'aime... à la folie.

Guy



Guy. Photo Nicolas Dieppedalle. 2021

Règle de vie

Si je ne vais pas vers ce que je veux, je ne l'aurai jamais
Si je ne demande pas, la réponse sera toujours non
Si je ne fais aucun pas en avant, je resterai toujours à la même place.

(Auteur anonyme)

Table des matières

Avant-propos p 4

Introduction p 6

Evènement 1

Seul p 7

Un arbre généalogique.
Louise Lepicard. La trottinette. Nom Viking
Une vie de château. Un train électrique
Une ouverture sur la culture. Mes petites voitures.
Ma gourmandise. Noël. Mes nièces
Le spectacle des repas
Le dîner est servi. Silence à table
La prière. L'âge. Mes voyages
La nature. La ferme. La mer.
Frères et sœurs.
Mes peurs. Nuit noire. Tableaux de l'escalier
Le réveil. Mes parents aux Tourelles
L'amour de mes parents. Meuble secret

Evènement 2

Agression p 56

Agression
Terrorisé. Impossible communication avec ma famille
Le silence. Le sexe tabou. Mes premiers pas

Evènement 3

L'invisible p 61

Double vision. La Salpêtrière, Paris
Retour à domicile. Pèlerinage
Croire à l'invisible. La main de l'ange
Deux femmes

Evènement 4

Scout p 69

Scoutisme. Vie collective et amitié
Flamme. L'appel de la montagne
Retour sur le passé. Barcelonnette

Evènement 5

Lente dérive p 75

Années collège
Résilience
Comédien en récréation
Le séminaire

Evènement 6

Scène p 82

Tu ne tueras pas. L'humour à l'Armée
Une éthique. Le théâtre et l'armée. Angoulême
Chute fatale au festival de Sens.
A l'aise sur scène. Mimiques.

Evènement 7

Mai 68 p 91

Mai 68. Bac et licence. 68 Année charnière
Censure de la presse. Contacts journalisme et abandon

Evènement 8

Être papa p 95

La montagne, rêve réalisé
Naissance de Fabien. Séparation temporaire
Assistant social
Devenir mari et papa. Naissance de Quentin
Rôle de papa. Place du divin
Les Minguettes en colère. Marseille
Divorce. Thérapie
Les enfants. Bressolles
Seconde séparation. Flaque d'eau.
Escapades. La plume. Chauve

Evènement 9

Amoureux p 122

Horizons poétiques
Mon ami Didier
Brigitte rencontre
Mariage et voyages
Le silence de l'espace

Evènement 10

Scène et plume p 134

Scène

Le théâtre. Le malade imaginaire.
Humour. L'art de l'humour. Mourir de rire.
Zeste d'humour.
Le corbeau et le renard
L'homme qui plantait des arbres. Le théâtre à domicile.
Et la question du climat.

Plume

- Poésie et nouvelles

. Poésies. Imaginées à l'occasion d'un évènement amical
. Collaboration avec Théâtre & animation revue de la Fncta
. Famille Dieppedalle. Journal familial et association.

- Publications adultes

. Notes poétiques à la terrasse d'un café
. Le café des mirages
. Luciole rouge. Publication

- Publications jeune public

Le toucan et la pomme.
Yan et l'oiseau magique
Le Mont secret
Yan et la rose des sables. Lettre de Greg

- Autre publication

Thaïs me raconte

Evènement 11

Grand père p 160

Le rôle. Le fossé entre générations
Lecture à voix haute. Lire et faire lire.

Conclusion p 165

Lettre à nos enfants et petits-enfants.



Dessin Guy 2022

Guy Dieppedalle

Livres et albums de l'auteur en autoédition

- . Notes poétiques à la terrasse d'un café
(Nouvelles et poèmes) 2002
- . Le café des mirages (Théâtre) 2005
- . Luciole rouge (Roman d'autofiction) 2015
- . Yan et la rose des sables (Théâtre jeune public) 2016
- . Le toucan et la pomme (Album jeune public) 2019
- . Yan et l'oiseau magique (Album jeune public) 2019
- . Le Mont Secret (Album jeune public) 2019

Nouvelles et poèmes

En autoédition, à titre privé

Dépôt légal mai 2022

Imprimé en France.

Edition papier : Autres talents

Réalisation. Aix-les-Bains, Savoie

Autoédition

Mai 2022

ISBN 9782956810957



Version pdf, Septembre 2022